

ROMAN
La ville enchantée
de Claude Jasmin
Page F 3



ESSAI
L'animal, un être juridique?
Page F 7

CAHIER

F

LIVRES

Place aux poètes

CAROLINE MONTPETIT

Elle est poète. L'une des plus connues de sa génération. Bardée d'honneurs et de prix, Hélène Dorion offre, recueil après recueil, une inlassable interrogation sur la condition humaine. Patient observatrice du monde, elle a le pouvoir particulier de nommer à la fois l'infiniment grand et l'infiniment petit. Récemment, les Éditions de l'Hexagone ont publié une rétrospective de ses œuvres. Et son dernier recueil, *Ravir: les lieux*, a obtenu le Prix du Gouverneur général en 2006.

Il est professeur et aussi essayiste. Depuis l'adolescence, la poésie nourrit sa pensée. Depuis, Normand Baillargeon en a publié des traductions, des anthologies. Récemment, il a rassemblé des poèmes «de révolte et d'espoir», sous le titre *Sève et sang*, aux Éditions Mémoires d'encrier.

Tous deux sont les invités d'honneur du 9^e Marché de la poésie de Montréal, qui se tiendra du 29 mai au 1^{er} juin prochain, place Gérald-Godin, au métro Mont-Royal. L'une l'écrit et la lit. L'autre la lit et la traduit. Tous deux sont, à leur façon, profondément épris de poésie.

C'est alors qu'elle terminait ses études en philosophie qu'Hélène Dorion a commencé à écrire de la poésie. «Juste à temps», dit-elle. Si la poésie permet d'intégrer ses préoccupations philosophiques, elle est plus proche des sensations, du corps, des émotions, et du mouvement de l'être humain à travers ses émotions.

«La philosophie, c'est plus cérébral», dit-elle. Comme la philosophie, cependant, la poésie correspond chez elle à un «desir de trouver du sens». «Peut-être n'ai-je qu'un desir / de vivre l'univers entier / A travers toi n'ai-je qu'une histoire / marcher du désastre au commencement», écrivait-elle dans *Les Corridors du temps*, en 1988. La terre, l'univers, le temps, la vie, la mort sont autant de notions avec lesquelles Hélène Dorion ne cesse de jongler, férue qu'elle est de sauts dans le vide, de vertiges, en exploration du sens de la vie. Naissant

au milieu des paradoxes, des tensions, des oppositions, l'écriture a cette volonté d'unir et de réconcilier, dit-elle, de faire en sorte que l'on s'accorde, que l'on trouve l'harmonie, avant d'être déstabilisé de nouveau.

Poésie et résistance

Pour Hélène Dorion, la poésie est et demeure une façon de résister. Résister aux modes, qui trop souvent nous emportent avec elles. Résister au courant social qui reste beaucoup à la surface, «dans la rapidité, les reflets, les illusions». Pourtant, Hélène Dorion est tout à fait de son temps et ne craint pas d'englober le monde tout entier dans son œuvre, qui se dresse comme une dentelle fragile au milieu du tumulte. Son prochain recueil, attendu à l'automne, s'appellera *Le Hublot des heures*; il s'intéresse notamment aux avancées technologiques.

«La poésie propose une façon différente de voir et de regarder»

C'est un appel à la lucidité devant cette forme d'instrumentalisation de la vie.

«Je considère que la poésie peut tout rejoindre, dit-elle, tout englober. Pour moi, c'est la part du risque, c'est comme se jeter en haut d'une falaise, éprouver le vertige de rejoindre le plus grand que nous, et que le plus grand porte le plus petit.»

Pour Normand Baillargeon, la poésie est «quelque chose d'irremplaçable, quelque chose d'extrêmement puissant. C'est un art qui réussit à produire un maximum d'effets avec un minimum de moyens». Et s'il a tenu, avec *Sève et sang*, à publier un recueil de poèmes engagés, Normand Baillargeon s'abstient bien de faire un lien systématique entre poésie et engagement.

«C'est un lien que je fais, mais c'est un lien prudent, dit-il. Il est absolument possible pour une poésie de ne pas être engagée du tout et d'être une excellente poésie. Certains poètes, en voulant s'engager, ont produit des horreurs sans nom. Les poèmes d'Éluard à la gloire de Staline, par exemple, c'est absolument imbuvable.» Pour Baillargeon, il y a cependant, dans certains cas, un miracle qui se produit, celui d'allier la grande poésie à la grandeur d'un

VOIR PAGE F 2: POÉSIE

9^e Marché de la poésie de Montréal

«la poésie est quelque chose d'irremplaçable, quelque chose d'extrêmement puissant»



Russell Banks

JOHN FOLEY OPALE

CAROLINE MONTPETIT

On l'imagine ancré dans le Nord-Est américain comme un arbre dans son terreau, au milieu des montagnes et des lacs, lui qui y est né, qui y a grandi et qui y est ensuite revenu s'y établir, il y a une vingtaine d'an-

Les dilemmes moraux de Russell Banks

nées. Et cette terre, avec ses étendues sauvages, est au cœur de son dernier roman, *La Réserve*, qui vient de paraître en traduction française chez Actes Sud.

Pour écrire ce roman, l'écrivain américain Russell Banks est allé jusqu'à prendre des cours de pilotage, pour décrire le paysage de l'État de New York du haut des airs. Il s'est ainsi glissé dans la peau de Jordan Groves, peintre de son état, militant de gauche mais qui fraye aussi avec la haute bourgeoisie. Ce roman, dit l'auteur en entrevue, pose la question de la «moralité politique» de ces alliances. Pour créer ce personnage, Russell Banks avoue s'être inspiré de Rockwell Kent, peintre de l'État de New York, engagé politiquement à gauche durant le siècle dernier.

«Je me suis intéressé à Rockwell Kent pour différentes raisons. D'abord, parce qu'il a vécu et travaillé dans le même coin de pays que moi. Il avait même un studio près d'ici. Mais j'étais surtout intéressé par ce personnage parce qu'il a

été un gauchiste radical toute sa vie. Par contre, si, d'un côté, les gens auxquels il s'identifiait le plus étaient les gens pauvres et opprimés, d'un autre côté, du fait de son succès comme artiste, sa clientèle et son milieu social étaient les gens d'une classe sociale beaucoup plus élevée. Il était pris dans ce dilemme», dit l'écrivain, joint par téléphone dans sa résidence des Adirondacks.

Russell Banks le reconnaît en entrevue, c'est aussi sa situation personnelle qu'il expose dans ce livre, en tant qu'artiste reconnu qui a accédé à un certain niveau de vie, bien qu'il provienne d'un milieu ouvrier et qu'il ait toujours épousé la cause des plus pauvres.

«Oui, et je ne suis pas seul dans cette situation, dit-il. Et j'ai fait effectivement une certaine analyse de ma propre morale politique. C'est une question intéressante qui n'est pas sou-

levée aux États-Unis, mais c'est une situation qui a persisté à travers notre histoire artistique.» L'argent, reconnaît-il, donne du pouvoir. Celui, par exemple, de se payer une chirurgie, advenant un cancer, comme cela a été le cas récemment pour l'épouse de Russell Banks.

«Dans un tel cas, quelqu'un qui n'a pas d'argent peut tout simplement mourir», dit-il.

Provenant d'un milieu ouvrier du Massachusetts, puis du New Hampshire, Russell Banks s'est toujours beaucoup intéressé à la lutte des classes. À la fin des années 50, il rêve de rejoindre Cuba pour participer à la révolution, puis il se joint au mouvement pour la défense des droits humains et contre la guerre du Vietnam dans les années 60.

«Au moment de la révolution cubaine, j'avais 18 ans, j'avais une perception romantique de la poli-

tique», dit celui qui dit pourtant prendre encore aujourd'hui très souvent parti pour la gauche. Dans son roman, l'artiste Jordan Groves s'envole quant à lui finalement pour l'Espagne, où il veut offrir une résistance au fascisme émergent, dans les années 30.

«Lorsque les gens s'engagent à l'étranger, c'est aussi parfois pour des raisons personnelles, comme cet artiste qui part finalement parce que sa femme l'a trompé avec quelqu'un de sa région», dit-il.

Les riches sont des humains aussi

Exceptionnellement, l'écrivain s'est intéressé, dans ce dernier roman, à la haute bourgeoisie américaine, celle chez qui on trouve les membres des clubs privés qui fréquentent les magnifiques réserves fauniques du nord-est des États-Unis, dont l'accès est interdit aux non-membres et aux gens du peuple. Car Russell Banks estime que l'écart entre les riches et les pauvres s'est encore creusé au

cours de la dernière décennie aux États-Unis, sur fond de menace de crise économique. La bourgeoisie que dépeint Banks dans son roman en est par ailleurs une qui a réussi à traverser la Grande Dépression de 1929 sans que sa fortune en ait été affectée.

«Dans le nord de l'État de New York, il y a beaucoup de ces clubs privés. On voit des domaines de quelque 10 000 acres de magnifiques territoires sauvages privés. Cela me scandalise, d'une certaine façon, mais cela n'a pas que des mauvais effets, parce que cela permet de préserver le territoire vierge», dit-il.

Il dit avoir voulu peindre des gens d'une classe sociale plus élevée pour élargir ses horizons, et «parce que ce sont aussi des êtres humains».

«Cela me rappelle cette conversation célèbre entre Ernest Hemingway et F. Scott Fitzgerald. Fitzgerald dit à Hemingway: "Les riches ne sont pas comme nous", et Hemingway répond: "Ils ont de l'argent." Je crois

VOIR PAGE F 2: BANKS

ENTREVUE

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Cœur léger, style lourd

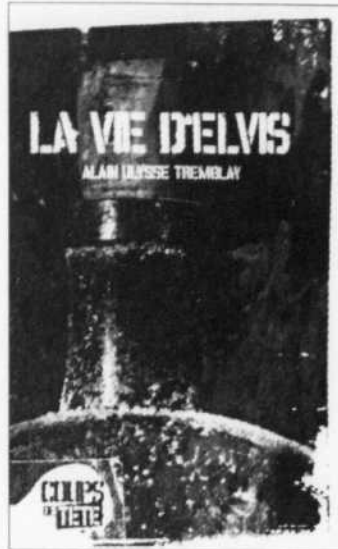
CHRISTIAN DESMEULES

«J'ai cinquante-sept ans. Le foie qui tire, les poumons qui crachent pis des crampes qui me gossent quand je me lève le matin. Me sens souvent comme si un train m'était passé dessus.» Celui qui témoigne ici de la difficulté de sa vie s'appelle Elvis Prigent. Il n'est pas beau, il n'a pas été très longtemps à l'école, il fait du temps à ciel ouvert.

Né à La Malbaie, dans Charlevoix, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Elvis roule sa bosse depuis l'âge de dix-huit ans. Sans faire de philosophie, avec le recul minimal qui s'impose lorsqu'on raconte sa vie à quelqu'un, il fait le tour de la question avec les mots qui lui viennent.

Abonné aux petits métiers, l'homme n'a jamais trop demandé à la vie. Virer une brosse, fumer un joint, coucher à l'occasion avec une fille pas trop vilaine. Et la vie, conséquente, ne lui a pas fait de cadeau non plus. Marin, aide-cuisinier, concierge, roadie pour un groupe rock satanique: il nous déroule son curriculum vitæ à la vitesse grand V sans trop d'états d'âme: «Faut pas virer fou avec la vie, non plus. C'est comme n'importe quoi, ça passe.»

Une existence solitaire, sans liens avec ses parents ou ses nombreux frères et sœurs — sinon avec la plus jeune de ses sœurs. Une vie traversée de peu d'amitiés et d'amours encore plus rares: «Moi, l'amour libre, j'ai pas connu ça ben fort. Peut-être que je suis trop laid, même avec des fleurs dans les cheveux.»



Dans une langue orale, à la tonalité brute et agressive, truffée d'anglais et de joul — une langue, il faut le reconnaître, qui n'a rien de particulièrement inventif —, Alain Ulysse Tremblay, auteur jeunesse dont *La Vie d'Elvis* est le quatrième titre pour adultes, nous consigne cette fois les rapides aventures d'un laissé-pour-compte parfaitement ordinaire.

L'ordinaire de la défaite intime, en somme, sans la moindre lueur poétique au fond de l'œil du sordide. C'est bref, c'est mince, mais il semble que ce soit voulu. C'est le genre de la maison.

Collaborateur du Devoir

LA VIE D'ELVIS

Alain Ulysse Tremblay
Coups de tête
Montréal, 2008, 104 pages

EN BREF

Pour aider Écosociété

La petite maison d'édition militante Écosociété est aux prises avec une poursuite de six millions de dollars. L'entreprise ari-fère Barrick Gold la poursuit pour avoir publié *Noir Canada* d'Alain Deneault. Pour assurer sa survie, la maison espère recevoir des dons. Elle a aussi lancé une pétition en ligne à <http://slapp.ecosociete.org>.



Gaëtan Brulotte de biais

Cette formule — la vie de biais — pourrait servir de devise aux novellistes du monde entier. Reconnu comme un maître du genre, Gaëtan Brulotte en a fait, en 2002, le titre d'un recueil, ré-édité cette saison dans la collection «Bibliothèque québécoise». À la fois fidèles à l'esprit du genre et surprenantes par leurs audaces formelles, les douze nouvelles de *La Vie de biais* brillent par leur intensité narrative et la fine bizarrerie de leur atmosphère. L'écrivain originaire de Lévis

sait jusqu'où aller dans l'invention pour déstabiliser le lecteur sans le perdre. Bijou d'ironie mordante, *Le Complexe de Putiphar*, dernière et plus longue nouvelle du recueil, évoque avec brio les aléas des échanges professionnels entre pays au développement inégal. Comme les autres textes de cet ouvrage, elle montre que Brulotte ne se contente pas de raconter des histoires; il en écrit, au sens fort du terme. — *Le Devoir*

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Lecteurs paresseux, s'abstenir

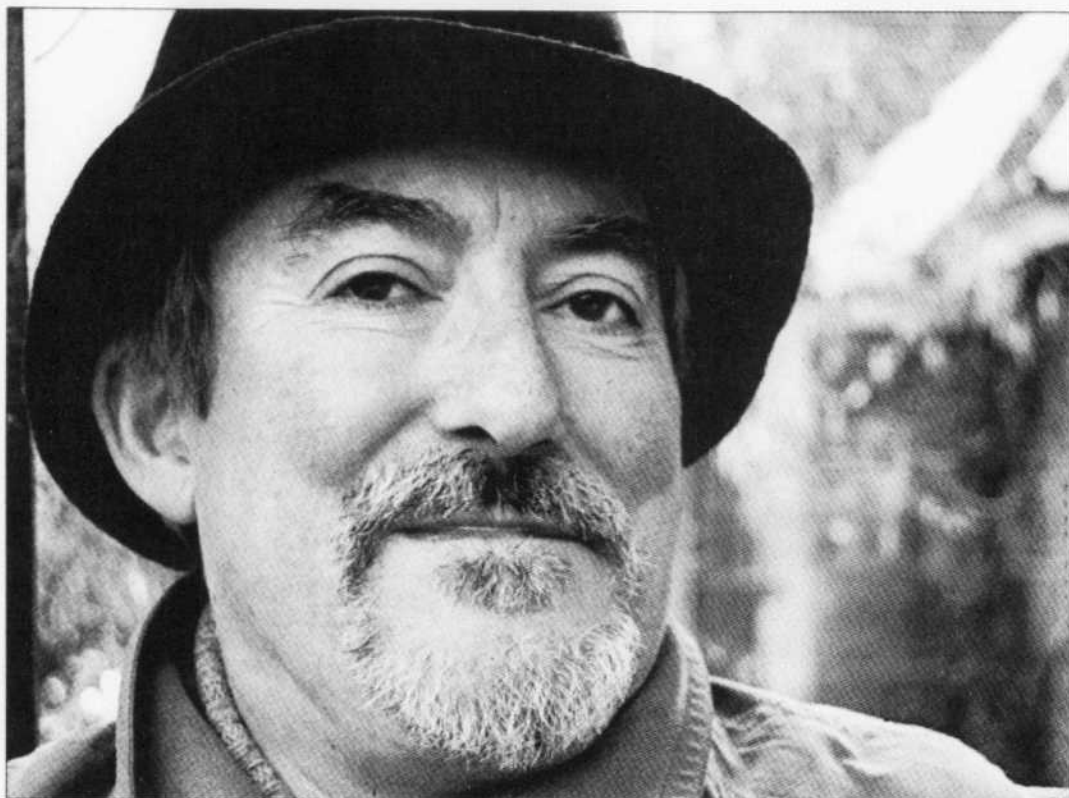
SUZANNE GIGUÈRE

Le «dilemme du prisonnier» — l'exercice créé en 1950 par les mathématiciens américains Melvin Dresher et Merrill Flood — consiste à mettre en présence deux prisonniers qui ne peuvent communiquer l'un avec l'autre. Interrogés par la police au sujet d'un crime qu'ils ont commis, ils doivent décider de la meilleure stratégie à adopter quant à leur peine. «Le prisonnier doit faire face à un dilemme entre sa rationalité individuelle qui lui dicte d'avouer et de dénoncer son complice et sa rationalité collective qui lui dicte de se taire.»

S'inspirant de ce concept, François Lepage met en scène quatre personnages qui, au cours de leur parcours personnel et professionnel, sont confrontés à ce fameux «dilemme du prisonnier». Dans un monde désormais aussi complexe, la raison doit-elle l'emporter sur la morale? L'individualisme, sur la solidarité? Chaque protagoniste devra tenter de résoudre ce conflit.

L'histoire se déroule entre la France, les États-Unis et l'Afghanistan. Laetitia se laisse séduire par l'activisme écologique et l'aide humanitaire, Pierre Maurice, directeur d'une ONG française, par la criminalité, Ahmed Morghad, réfugié afghan, par un islam radical. Martin Benoit, professeur de littérature comparée dans un collège américain, choisit pour sa part une voie plus complexe. Après avoir découvert la puissance de la théorie des jeux — plusieurs comportements humains sont explicables par les mathématiques —, dont le «dilemme du prisonnier» est la base, il croit pouvoir répondre à cette question cruciale: quels comportements individuels font des sociétés harmonieuses et stables?

Sa réputation intellectuelle l'amène à parcourir le monde. Invité à prononcer une conférence à Ispahan, il rentre aux États-Unis le 11 septembre 2001. Longuement interrogé par les services secrets américains qui le soupçonnent d'être une menace pour la sécurité, il décide de fuir au Canada, où il est arrêté au poste de Lacolle par



François Lepage

une douanière qui porte des pantoufles Snoopy.

Des idées en contrebande

Jouant avec des peurs très contemporaines — fanatisme religieux et terrorisme, paranoïa sécuritaire («On ne badine pas avec la sécurité des États-Unis d'Amérique» —, l'auteur part dans des délires sarcastiques et provocateurs. Préparez-vous à être bousculés, étonnés, dérangés. Toujours sur la corde raide, entre deux extrêmes, le romancier passe en contrebande des idées qui tordent le cou à tout ce qui peut ressembler à de la rectitude politique. Avec une ironie décapante. Qui tape fort.

«Is the Koran the best Civil Code?» Le Coran vaut-il mieux que les codes civils des pays démocratiques? Ou encore: «Au nom de la liberté individuelle, le peuple américain s'est développé comme une myriade de microsociétés en compéti-

tion les unes avec les autres. Les Noirs et les Blancs se haïssent, les juifs ne pensent qu'à eux, vous pensez qu'ils vont se fonder dans le melting-pot? [...] les grandes entreprises comptent contre le reste du pays, les discours de façade sur l'égalité et la discrimination». Même le Canada est égratigné au passage: la douanière aux pantoufles Snoopy bénéficie d'un «accommodement raisonnable» qui l'autorise à travailler en pantoufles en raison de son obésité.

Observateur attentif cinglant et drôle, François Lepage ne rate rien de son époque. Jusqu'aux outrances sexuelles dont il n'est pas avare. Il ne faut pas voir là une insurrection, plutôt un jeu romanesque. Pour le professeur de logique et de philosophie, auteur d'ouvrages scientifiques, il semble que la fiction soit l'espace de liberté idéal où le romancier peut s'affranchir du politiquement correct.

Dans cette fable philosophique grinçante sur les comportements humains à une époque qui ne l'est pas moins, l'auteur jumelle avec habileté la réflexion à l'émotion. En prenant toutefois quelques risques. *Le Dilemme du prisonnier* n'est pas sans défaut. Les longs passages théoriques occupent une place peut-être trop importante au détriment du plaisir qu'on peut tirer de l'esprit dont fait montre le romancier. Lecteurs paresseux, s'abstenir. Quant aux autres, ils seront fatalement emportés par l'élégance de la démonstration mathématique.

Collaboratrice du Devoir

LE DILEMME DU PRISONNIER

François Lepage
Boréal
Montréal, 2008, 160 pages

POÉSIE

SUITE DE LA PAGE F 1

engagement. Les poèmes de Sève et sang proviennent autant de l'époque de la Renaissance que de poètes contemporains. Souvent découverts à l'adolescence, ils ont accompagné Normand Baillargeon tout au long de sa vie.

«Personnellement, je suis militant. Je me bats et la poésie a toujours été une compagne. Quand je cherche des mots pour dire pourquoi le monde ne me satisfait pas, la poésie m'aide à le faire», dit-il.

Normand Baillargeon a fait ses

premières expériences de lecture poétique durant l'adolescence, accompagné d'un ami tout aussi passionné de poésie que lui, avec qui il partageait ses découvertes. Depuis, il s'est penché sur des poèmes de tous les genres. Il s'approprie à publier une traduction des aphorismes de l'écrivain mystique indien Rabindranath Tagore et se passionne pour Omar Khayam, poète perse et mathématicien du XI^e siècle.

«Quand je le lis, dit Baillargeon au sujet de Khayam, je rencontre quelqu'un qui est tout près de moi, avec qui j'ai des affinités.»

Méconnue, voire mal-aimée, la poésie n'a pas toujours l'attention qu'elle mérite auprès du public. Pour Hélène Dorion, elle est nécessaire parce qu'elle investit le rêve et l'imaginaire dans un monde matérialiste, où l'on confond rêve et réalité virtuelle. Il faut donc la faire connaître, dire aux gens qu'elle existe.

«La poésie est par nature en marge de tout cela, et propose une façon différente de voir et de regarder», dit-elle.

Normand Baillargeon rappelle par ailleurs qu'il y eut une époque

pas si lointaine où les journaux publièrent des poèmes et où les écoliers apprenaient par cœur des poèmes à l'école. Il y va de trois conseils pour amadouer la poésie et en faire son allié: d'abord, en lire à voix haute; ensuite, tenter d'en apprendre par cœur; et enfin, respecter ses intuitions et ses goûts dans les poètes choisis.

Le Devoir

■ Pour plus d'information sur le marché de la poésie et sa programmation: www.maisondela poesie.qc.ca.

BANKS

SUITE DE LA PAGE F 1

qu'Hemingway sous-entendait par là qu'ils étaient des êtres humains aussi», dit-il.

Aujourd'hui, Russell Banks croit que les États-Unis vivent la course électorale la plus importante de l'histoire des 50 dernières années,

dans le contexte de la guerre en Irak mais aussi des difficultés économiques que traverse le pays.

«Du côté démocrate, nous assistons à une course à l'investiture où s'opposent un Noir et une femme. Honnêtement, je ne croyais pas voir cela de mon vivant», dit l'homme de 68 ans, qui s'est

beaucoup intéressé à l'histoire de l'esclavage aux États-Unis.

Est-ce que cela veut dire que les choses changent? C'est ce que l'on verra.

«Mon impression est que les démocrates ne peuvent pas battre John McCain le républicain. Je crois que le pays se divise plus ou moins en deux entre les démocrates et les républicains. Il faut donc convaincre les indécis. Et il se

pourrait très bien que ces indécis votent pour les républicains tout simplement parce qu'ils ne veulent ni d'un Noir ni d'une femme à la tête du pays», dit-il, tout en ajoutant qu'il espère se tromper.

Le Devoir

VOIR AUSSI LA CHRONIQUE DE LOUIS HAMELIN EN PAGE F 4

Vous voulez être au courant de l'actualité littéraire? ☞

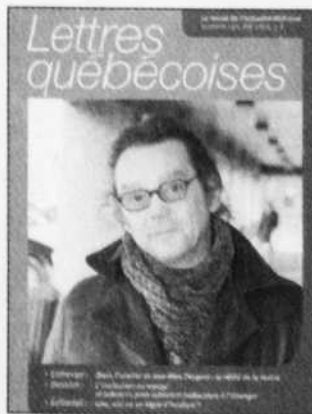
Abonnez-vous à Lettres québécoises

et recevez en prime (valeur 18 \$)

Le facteur émotif (roman) de Denis Thériault



Entrevues, portraits d'auteurs, critiques et comptes rendus de romans, de recueils de nouvelles et de poésie, d'essais et plus encore!



1 an / 4 numéros
INDIVIDU Canada 25 \$ Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros
INDIVIDU Canada 45 \$ Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros
INDIVIDU Canada 65 \$ Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 130 • ENTREVUE: JEAN-MARC DESGENT

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____ Tél. _____
Courriel _____
Ci-joint Chèque Visa Mastercard
N° _____
Signature _____ Date _____

Retourner à: Lettres québécoises

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.9518
Télécopieur: 514.525.7537 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

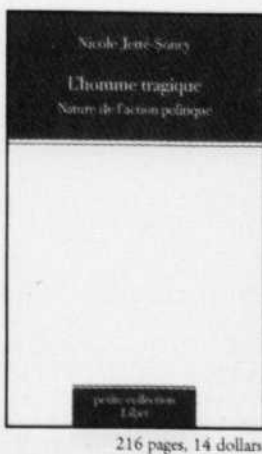
éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«petite collection Liber»

Nicole Jetté-Soucy

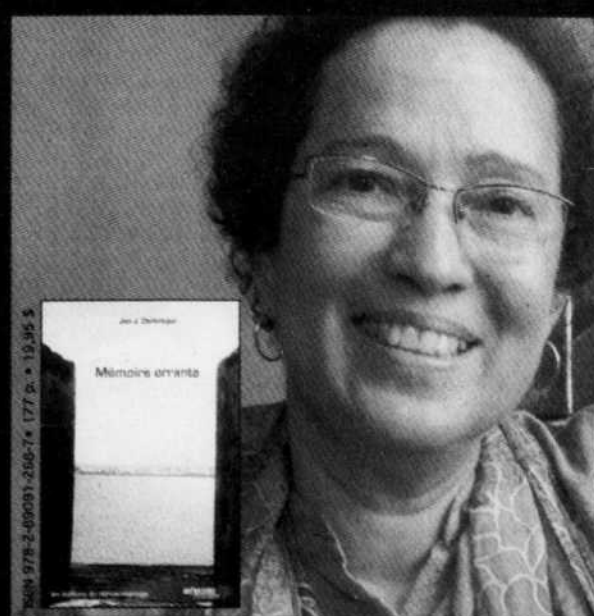
L'homme tragique

Nature de l'action politique



216 pages, 14 dollars

MÉMOIRE ERRANTE Jan J. Dominique



Au-delà de la chronique familiale, dans ces récits sans concession, Jan J. Dominique dévoile à la fois le règne des intouchables et la soif de liberté d'une Haïti qui n'en finit pas de mourir sous des balles assassines.

les éditions du remue-ménage
www.editions-remueménage.qc.ca

LITTÉRATURE

Une ville, un jour

Josée Bilodeau présente une mosaïque urbaine contemporaine où l'on se reconnaît



Danielle Laurin

Nous sommes dans une ville anonyme qui ressemble à Montréal. Nous sommes en mai, mais ce pourrait être juillet. Il fait chaud, humide. Il y a de l'orage dans l'air. Tout peut arriver...

Tout se passera en 24 heures. L'auteure nous le dit dès le départ. «Vous verrez, avant la fin de cette funeste journée, il y aura un mort et d'innombrables dommages collatéraux», écrit Josée Bilodeau dans *On aurait dit juillet*, le troisième livre qu'elle publie en neuf ans.

Astucieux début, qui nous met en appétit, crée une tension. Astucieux procédé, aussi, que d'ancrer le récit dans une unité de temps et de lieu. Où l'on voit en parallèle différentes situations évoluer... ou déperir.

Pour le reste, il y aura bien un mort, mais pas là où on l'attend. Il n'y aura pas de meurtre en tout cas. Pas de scènes sanguinaires, pas de suspense terrifiant, pas de lutte éfrénée entre les bons, les méchants. Rien à voir avec un thriller, une série policière.

Oubliez *24 heures chrono*. Il n'y a même pas de héros. Que des gens ordinaires, au quotidien, qui vaquent dans leur quartier. Des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes, de différentes conditions, de différents statuts. Avec, chacun, son petit univers à soi, ses préoccupations, ses angoisses, ses désirs et *tutti quanti*.

Quant aux dommages collatéraux, ils sont nombreux en effet. Mais il y aura, dans la plupart des cas, plus de peur que de mal. Rien à voir avec une tragédie grecque: le pire annoncé ne se produit pas. Ou si peu.

Bon, il y a bien quelques drames qui semblent irréparables. Un chauffeur de taxi victime d'une crise cardiaque, par exemple. Ou un amant pressé qui, dans un moment d'inattention, heurte avec sa voiture un ado distraite.

Il y a aussi cet ado qui décide de dénoncer son père abuseur. Et qui erre, ensuite, dans la ville, la nuit. Sa mère, divorcée, ignore tout du trouble de son garçon. Ce qui ne l'empêche pas de s'inquiéter de ne pas le voir rentrer.

On rencontre aussi dans *On aurait dit juillet* une folle imprévisible qui crache son fiel sur les passants, un vieux solitaire malheureux dont personne ne semble se préoccuper, une jeune fille fiévreuse aux pulsions suicidaires. Et ainsi de suite.

Vous ne voyez pas de lien entre ces gens? Normal, il n'y en a pas. Si ce n'est qu'ils habitent le même quartier. Qu'ils se croisent dans des endroits publics au passage. Sans plus. Mêmes ceux qui sont voisins se connaissent mal.

Le problème, c'est que nous n'avons pas tellement le temps de faire leur connaissance non plus. On passe de l'un à l'autre, sans s'arrêter si je puis dire. Trop

de choses à voir? Trop de personnages, peut-être? Trop de situations en même temps?

Tout semble mis sur le même plan. L'anodin comme le grave. Pas de centre, pas de cadrage. Le ton même de la narration n'invite pas à l'introspection, à la réflexion. Ni même à l'émotion. On est dans le détachement. Pour ne pas dire la désinvolture, parfois.

Des instantanés. Voilà ce à quoi on a l'impression d'assister. Des scènes croquées sur le vif, mises bout à bout. On se sent plus proche de la nouvelle que du roman, en fait. Plus proche du fragment. De grands pans restent en plan. On effleure plus qu'on ne touche, sent, ressent vraiment. Une sensation d'inachèvement, quoi.

Comme si on était devant la télé avec un zappeur. Qui change de poste au gré de ses humeurs, de ses intérêts. Sans nous demander notre avis, évidemment. Pas moyen de voir la suite de tel événement, pas moyen de savoir ce que tel personnage pense vraiment ou de fouiller dans son passé, ses motivations. Frustrant, oui.

Et pourtant, on ne lâche pas prise. Quelque chose fascine dans la façon dont l'auteure dessine son *patchwork*, fait s'entrecroiser des destins différents, multiplie les rencontres possibles, les rendez-vous manqués, les situations imprévues.

On aurait dit juillet a le très grand intérêt de présenter une mosaïque urbaine contemporaine où l'on se reconnaît. Un monde fragmenté, imparfait et imparfait, oui. Où c'est chacun pour soi. Où tout va trop vite. Et où tout semble sur le même pied, sans épitente.

Un monde auquel on aimerait bien trouver un sens.

Collaboratrice du Devoir

ON AURAIT DIT JUILLET

Josée Bilodeau
Québec Amérique
Montréal, 2008, 191 pages



Josée Bilodeau

© MARTINE DOYON

ROMAN QUÉBÉCOIS

La ville enchantée de Claude Jasmin

MICHEL LAPIERRE

Les pompiers arrivent en trombe dans un bosquet, près de l'école Sophie-Barat, au cœur de l'arrondissement montréalais d'Ahuntsic-Cartierville. Les flammes s'élevaient. Des enfants chantent autour d'un feu de camp en compagnie de leur grand-père. «En pleine ville!... À quoi vous avez pensé», s'écrie un pompier sans savoir qu'il s'adresse à un vieux paysan du Montréal quasi champêtre des petites patries et des tramways: Claude Jasmin.

«Comme ça, des pompiers maintenant?... Voulez-vous en faire des pyromanes précoces?», demande un gendre ricaneur au papi retraité. Les mésaventures qu'il a eues avec ses petits-fils, Claude Jasmin, né à Montréal en 1930, les raconte dans *Des branches de jasmin*. *L'art d'être un grand-père délinquant*, roman plus vrai que fictif, d'une verve rafraîchissante.

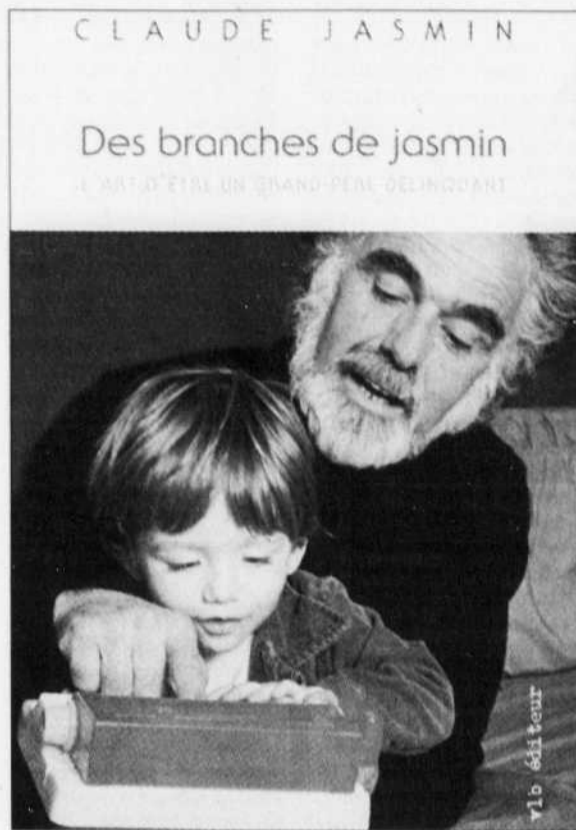
L'écrivain n'arrête pas de tenir en haleine les garçonnets qu'il garde si souvent. Avec eux, il part à la recherche d'un trésor caché par des pirates au parc de l'Île-de-la-Visitation, après avoir, pour les besoins du merveilleux, enterré en cachette des babioles dénichées dans un Dollarama. Cette fois-ci, ce ne sont pas des pompiers mais des gardiens qui surviennent. Creuser un terrain public, c'est interdit!

Une révolution culturelle?

Cela ne dérange guère Jasmin, conquis, rajouté, transfiguré par le charme naïf des enfants de la chair de sa chair. Le soir, il se plonge dans un livre de vulgarisation scientifique qui lui donne raison. «La physique quantique, y lit-il, porte les germes d'une immense révolution culturelle.» N'est-ce pas cette révolution qu'il est en train de vivre?

S'il n'entend pas grand-chose aux mystères de la mécanique quantique, Jasmin sait que ses petits-fils, sous les voûtes du pont Viau, viennent de découvrir un banal phénomène physique qui bouleverse leur vie: l'écho. La magie, c'est le quotidien!

Il leur paraît encore plus naturel de chercher de l'or sur le mont Royal, de rêver à la poudre prétendument explosive inventée par leur papi, d'apporter à l'école des boules puantes au secret desquelles il les initie, de nourrir le renard roux du



bois de Saraguay... «Papi, dit l'un d'entre eux, s'il y a des bêtes sauvages dans ta forêt, pas besoin d'avoir peur, regarde ça, j'apporte ma fronde.»

Mais c'en est trop. Jasmin a dépassé les bornes. Déjà, sa fille lui en faisait le reproche: «Papa, sans le vouloir, bien sûr, tu es en train de me "désélever" mes gars.» L'être le plus innocent et le plus fou du récit, c'est finalement l'écrivain lui-même, qui ne craint pas, dans le Montréal enchanté de son imaginaire, de retrouver, pour une dernière fois, l'enfant qu'il était jadis.

Un de ses petits-fils lui demande: «Quel âge j'aurai quand tu vas mourir?» Embarrassé, Jasmin répond: «Tu auras vingt ans peut-être.»

Maître incontestable de l'observation, le romancier a le courage de consigner la sidérante et cruelle réaction de l'enfant soulagé: «Ouf! J'aurai plus besoin de toi, papi.»

On trouve très rarement dans la littérature une reconnaissance discrète et poignante, comme celle-là, du néant de soi-même et de ceux que l'on aime le plus au monde.

Collaborateur du Devoir

DES BRANCHES DE JASMIN

Claude Jasmin

VLB

Montréal, 2008, 208 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 13 au 19 mai 2008

ROMAN

- GIN TONIC ET CONCOMBRE
Rafaelle Germain (Libre Expression)
- MILLÉNIUM T. 1, T. 2 ET T. 3
Stieg Larsson (Actes Sud)
- LA CONSOLANTE
Anna Gavalda (Dilettante)
- L'ACCRO DU SHOPPING ATTEND UN BÉBÉ
Sophie Kinsella (Belfond)
- JE REVIENTS TE Chercher
Guillaume Musso (XO)
- CHAGRIN D'ÉCOLE
Daniel Pennac (Gallimard)
- LES YEUX JAUNES DES CROCODILES
Katherine Pancol (Livros de Poche)
- DOCTEUR IRMA T. 2 : L'INDOMPTABLE
Pauline Gill (Québec Amérique)
- LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ
Marc Levy (Pocket)
- SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR
Rafaelle Germain (Libre Expression)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- JE N'AURAIS PAS LE TEMPS
Hubert Reeves (Seuil)
- NOUVELLE TERRE
Eckhart Tolle (Ariane)
- LE SECRET
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- LA VIE APRÈS LA MORT T. 2
France Gauthier (La Semaine)
- NOUS ÉTIONS INVINCIBLES
D. Morisset / C. Coukombe (JCL)
- L'ABC DES TRUCS DE MADAME...
Louise Robitaille (TVA Int.)
- LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT
Eckhart Tolle (Ariane)
- NOS CHÈRES AMIES...
Denise Bombardier (Albin Michel)
- LES ARBRES : MERVEILLES DE LA...
Collectif (Parragon)
- MANGE, PRIE, AIME
Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy)

JEUNESSE

- VISIONS T. 1 : NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- OH NON! OVNI T. 1
Linda Joy Singleton (ADA)
- L'APPRENTI ÉPOUVANTÉ T. 4
Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)
- LA FILLETTE DISPARUE
Dotti Enderle (ADA)
- LE TALISMAN DE NERVAL T. 1
Hervé Gagnon (Hurtubise HMH)
- IAN FLIBUS T. 1 : L'ÎLE AUX TREIZE OS
Alain Ruiz (Boomerang)
- TUNNELS T. 1
Roderick Gordon (Michel Lafon)
- SÉTI T. 1 : LE LIVRE DES DIEUX
D. Mathvat / C. Pelletier (Pierre Tisseyre)
- LEONIS T. 11 : LE TEMPLE DES...
Mario Francis (Intouchables)
- LES NOMBRILS T. 3 : LES LIENS DE...
Maryse Dubuc / Delfat (Ducpus)

ANGLOPHONE

- A NEW EARTH
Eckhart Tolle (New American Library)
- AUCTION
Barbara Walters (Knopf)
- EAT, PRAY, LOVE
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- THE BOURNE BETRAYAL
Robert Ludlum (Grand Central Publishing)
- LOVE THE ONE YOU'RE WITH
Emily Giffin (St. Martin's Press)
- THE WOODS
Harlan Coben (Signet Book)
- THE POWER OF NOW : A GUIDE TO...
Eckhart Tolle (New World Library)
- THE HOST
Stephanie Meyer (Little Brown & Company)
- THE LAST LECTURE
R. Pausch / J. Zaslav (Hyperion)
- THE HOLLOW : THE SIGN OF SEVEN...
Nora Roberts (Jove)

carte-cadeau



Du plaisir à la carte

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdoccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

VENEZ ASSISTER À
UNE RENCONTRE
AVEC



ANNIE ERNAUX

ANIMÉE PAR DANIELLE LAURIN

Annie Ernaux vient de publier chez Gallimard, *Les Années*, un «roman total» dans lequel l'écrivain rassemble, de façon magistrale, toutes ses mémoires.

LE LUNDI 26 MAI À 17 H
À LA LIBRAIRIE GALLIMARD
3700, BOULEVARD SAINT-LAURENT

ACTIVITÉ GRATUITE

Librairie Gallimard
WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM
T.514.499.2012

PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER

Ensemble, c'est tout



«Charles, Anouk et Kate [...] Anna Gavalda est là simplement pour les servir le plus fidèlement possible. Pour les aimer aussi. Surtout.»

Sonia Sarfati - *La Presse*

«Un beau roman qui me réconcilie avec la vie. [...] J'ai l'impression qu'Anna Gavalda m'a prise dans ses bras.»

Sylvie Lauzon - *Rock Détoné*

«Anna Gavalda est une résistante de l'humanité. On est emporté par cette voix!»

Jean Fugère - *SRC*

«Surtout, il y a les personnages. À commencer par les deux consolantes, plus grandes que nature, mais auxquelles on croit, auxquelles on veut croire, absolument.»

Danielle Laurin - *SRC*

LITTÉRATURE

Soap-opéra avec Russell Banks



Louis Hamelin

Avant la multiplication des canaux d'information et l'invention de la télé-réalité, la célébrité pouvait aussi être une activité à plein temps, mais fabriquer des Paris Hilton se révélait beaucoup plus ardu. Les magazines *people* existaient déjà, mais ils ne

Ce nouveau livre de Russell Banks offre des études de caractère très poussées

disposaient pas d'autant de variations sur le thème du vide que maintenant pour s'alimenter. Faute de secours électronique, il fallait faire fonctionner un peu ses méninges pour s'inventer une vie qui vaille la peine d'être fabulée. Pour peu qu'ils fussent nés dans le bon milieu, certains mythomanes y parvenaient parfois, et leurs liaisons fantasmées avec Dietrich et les aventures rêvées de ces dames dans la savane,

leurs safaris nocturnes dans la couchette de Hemingway se retrouveraient dans les pages de la rubrique mondaine du *Cosmopolitan* ou du *New Yorker*. Il n'était même pas exclu qu'une ou deux bribes de ces épopées du BRIP (*Beautiful and Rich Influential People*) fussent vraies. C'est le portrait fascinant d'un de ces spécimens, de sexe féminin, que propose Russell Banks dans son nouveau roman, *La Réserve*, maintenant traduit en français.

Comme souvent avec Banks, le nordique que nous sommes, juché au-dessus du 48^e parallèle, ne sera pas d'emblée dépaycé par les lieux et les climats décrits: lacs, forêts, montagnes sauvages, villégiatures fermées huit mois par année. Et même, un hydravion... Il n'est déjà pas fréquent de lire, sous la plume d'un auteur américain, des allusions au hockey sur glace en lieu et place des sempiternelles méditations de rigueur sur le baseball. Et si Banks peut, avec un clin d'œil, être qualifié d'écrivain de la Frontière, il faut parler ici d'une zone quelque peu délaissée par les explorateurs de la géographie romanesque des Amériques, un peu ignorée au profit de ces topographies plus mythiques que sont la péninsule du Nord-Michigan et la Montana, véritables clichés états-uniens de la vie sauvage.

De fait, que savons-nous vraiment des Adirondacks, cette chaîne montagneuse qui aligne ses sommets entre le lac Champlain et les sources du Saint-Laurent, à 150 kilomètres de Montréal? J'y suis passé une fois, il y a longtemps, à la fin d'un marathon d'autobus de trois jours et demi avec départ d'El Paso et passage par la jungle new-yorkaise. Je me souviens d'avoir été frappé par la beauté et la vaste tranquillité du décor dans lequel avançait, pen-

dant longtemps, l'autocar au milieu d'une verdure solennelle. Peut-être même, après les déserts mexicains, les furies de l'océan Pacifique et le paysage cabossé de la base militaire de White Sands, m'est-il venu cette petite pensée: de retour chez nous.

Pour des raisons qui leur sont propres, les Québécois, quand ils prennent cette direction, n'atteignent jamais les Adirondacks, allant rarement plus loin que le parking du Wal-Mart de Plattsburgh. Pourtant, si dépaysement il y a, pour un lecteur de Montréal ou de Val-d'Or, dans le dernier Russell Banks, il est d'abord d'ordre sociolinguistique et se trouve déjà dans le titre. Nous avons, en Laurentie, des réserves

fauniques pour y mettre les ours et les originaux et des réserves ethnoculturelles pour y mettre nos Indiens. Mais à ce jour, on trouve peu d'équivalents locaux de la réserve qui est décrite dans ce livre. Ce qui s'en approche le plus, pour le moment, est le Mont-Tremblant de Michael Douglas et Catherine Zeta-Jones. «*Montagnes, forêts, lacs et rivières étaient interdits aux personnes non autorisées, aux touristes et aux habitants des divers hamlets de la région — sauf à ceux, bien sûr, qui avaient la chance d'être employés dans les "campagnes" des membres, dans le club-house ou encore dans les cottages et le terrain de golf en tant que domestiques, hommes d'entretien, cuisiniers, caddies ou guides. Ceux-là avaient accès à la Réserve et aux terrains du club, mais uniquement dans le cadre de leur travail.*»

Dans l'histoire de l'humanité, ce type de contrat social s'est appelé servage. En 2008, on parlera plutôt de développement régional fondé sur une économie de services. Mais nous sommes en 1936, dans le roman de Russell Banks. Et dans une réserve qui est aussi éloignée de Wemotaci que son chic club Tamarack l'est de l'hôtel du même nom à Clova.

Je n'ai pas toujours suivi aussi assidûment que je l'aurais dû la carrière et l'œuvre de Banks, mais je constate que, dans ce livre, il délaisse les pros et les réparateurs de fourniture (neveu-magne la «chaudière», comme disait Ferron) pour s'intéresser au sort des gens bien. Qui, entre autres, sont sortis de la Crise avec leurs privilèges pratiquement indemnes. L'écrivain, à la faveur d'une digression, nous explique très bien le processus qui mène de l'écroulement des économies primaires à un épanouissement du secteur des biens et services, accompagné ici et là d'un retour à un vague modèle féodal, sous des formes modernes, acceptables. Vous étiez bûcheron, maintenant vous tondez le gazon du patron.

Si on aime le roman psychologique, ce livre offre des études de caractère très poussées, et indéniablement réussies. Des trouvailles, comme ceci, pour définir la mythomanie: «[...] comme si son passé pouvait toujours être modifié et son avenir repoussé indéfiniment.» Quant au



chassé-croisé amoureux dont ce grandiose décor sauvage sera le théâtre, on dirait un super soap-opéra en plein air: femme fait des avances à homme, homme refuse, femme de homme prend amant, homme pour se venger couche avec femme, etc. Ou, comme disait Freud, on est toujours quatre quand on fait l'amour.

Le problème, ici, n'est pas dans ce modèle amoureux qui paraît emprunté au roman-savon, car on ne doute pas que les gens de la haute lutinent et baisent autant que les gens ordinaires, et même plus, puisqu'ils ont davantage d'occasions. Le problème, c'est que le genre de technique du dialogue qui se déploie page après page semble être aussi puiser sa logique dans une intrigue télévisuelle de deux heures de l'après-midi: les personnages sont toujours en train de s'expliquer! De justifier chaque geste. D'exposer le moindre état d'âme jusqu'à verser, quand on se retrouve, après un kidnapping un peu tiré par les cheveux, avec un cadavre sur les bras, dans un début d'effet comique bien involontaire...

Jordan, son égocentrisme et ses idéaux d'artiste engagé; Vanessa, sa beauté de tombeuse de la haute, ses secrets de famille et son flirt avec la folie. Ils parlent, ils agissent, mais on dirait que Banks n'arrive jamais à les faire descendre tout à fait de leurs montagnes et de leur piédestal. Et ce n'est jamais aussi évident que dans la scène d'amour qui finit par récompenser les manœuvres de la collectionneuse de noms célèbres et la vanité de sa victime: «*Il fallait amener Jordan à prendre petit à petit, cellule après cellule, la pleine conscience de son corps et le pousser, comme s'il avait été une femme, à aller de l'extérieur vers l'intérieur et pas de l'intérieur vers l'extérieur, afin qu'en perdant son corps il perde tout.*» Bien joli. Comme peuvent être jolis deux marbres au Musée du Louvre. Ça manque de fientes de pigeons.

Collaborateur du Devoir

LA RÉSERVE
Russell Banks
Traduit de l'américain
par Pierre Furlan
Actes-Sud/Leméac
Montréal, 2008, 380 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Plaisirs d'anthologie

Gilles Archambault

L'un des plus grands plaisirs de la vie est peut-être celui qu'on éprouve à l'adolescence devant les livres qu'il nous faut découvrir. Tant de chefs-d'œuvre à connaître! On s'imagine que les années ne nous sont pas comptées et qu'il sera toujours temps de lire Dante, Cervantès ou Rabelais.

On finit par déchanter. Les soucis sont venus; on a fait une grande consommation de bouquins, d'accord, mais il nous faut bien constater que les trous sont béants. D'autres écrivains sont venus, qui se sont additionnés à ceux dont on connaît à peine les noms. D'où l'utilité de ces anthologies que, plus jeune, on méprisait.

Les Plus Belles Pages de la littérature française propose quatre textes tirés d'un répertoire connu d'avance. De Villon à Michel Butor. Certains des extraits sont célèbres, d'autres moins. Leurs auteurs, en tout cas, font partie de ces écrivains dont les histoires de la littérature s'occupent généralement. Ce n'est pas dans ce genre d'entreprise qu'on borde des pages tirées des livres de petits maîtres comme Paul-Jean Toulet, Alexandre Vialatte ou Paul Léautaud.

Si on ne se penche que sur des valeurs tenues pour sûres, Montesquieu, Balzac ou Zola, par exemple, on donne au sujet choisi un éclairage souvent inédit. En un mot, les universitaires qui se sont occupés de ce florilège se livrent à une interprétation du texte proposé. Des informations sur le contexte social et culturel de la publication de l'extrait nous sont données sous forme d'encadrés.

Il ressort de ces propositions de lecture une incitation à une plus grande connaissance de quelques-unes des pages choisies. Pas question toutefois de partager entièrement l'avis des auteurs, pour qui ces morceaux choisis sont tous «remarquables». Le goût en littérature obéit à trop de fantaisies pour qu'on se sente tenu d'aimer Duras ou Claudel ou Céline pour l'unique raison qu'ils ont marqué leur époque.

Pour cette raison peut-être ai-je préféré *Je est un autre*, petite anthologie contenant des poèmes de toutes les époques centrés sur le thème de l'étranger en soi. Bien sûr, Rimbaud est évoqué. Mais aussi Pes-

soa. «*Je ne suis rien / Jamais je ne serai rien / Je ne puis pouvoir être rien / Cela dit, je porte en moi tous les rêves du monde*», écrit le Portugais.

Bruno Doucey et Christian Poslaniec ont choisi exclusivement des poèmes écrits au «je» qui traduisent l'étrange sensation qui s'empare des êtres lorsqu'ils constatent la présence en eux d'un sentiment d'altérité. Les auteurs rappellent la phrase du philosophe Paul Ricoeur, selon qui «*la poésie permet de se penser soi-même comme un autre*».

Plusieurs des textes proposés dans cette anthologie nous touchent. *Le Gaspar Hauser chante* de Verlaine nous est connu. *Le Baise Mencer* de Louise Labé l'est tout autant. On trouve toujours ici et là des poèmes tout à fait estimables de parfaits inconnus. Comme, par exemple, *Je suis un étranger* de Gérard Prévoit. Puis-je avouer que j'ai un faible pour le *Sous la lampe* de Fargue, dont la sobriété est admirable?

Si *Les Plus Belles Pages de la littérature française* est une invitation parfaitement louable à la découverte de l'importance d'une littérature, *Je est un autre*, entreprise plus modeste, propose une ouverture à une conception plus «actuelle» de la littérature. L'approche n'a rien d'universitaire. Comme le rappelle Andrée Chédid dans son poème reproduit en quatrième de couverture: «*A force de m'écrire / Je me découvre un peu / Et je retrouve l'autre.*» Comme quoi la littérature est plus qu'une pré-occupation narcissique.

Collaborateur du Devoir

LES PLUS BELLES PAGES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
Collectif
Gallimard
Paris, 2007, 562 pages et fascicule de 80 pages

JE EST UN AUTRE
Anthologie
Robert Laffont
Paris, 2008, 194 pages

POÉSIE

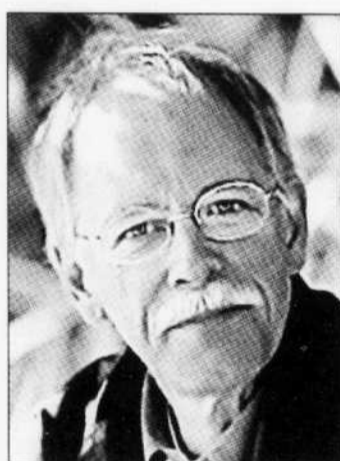
Sobres émotions de Pierre Morency

HUGUES CORRIVEAU

L'e recueil s'ouvre sur une question: «*Où vivre?*», empruntant le quatrain en une versification presque toujours classique, mêlant des décasyllabes aux alexandrins, donnant d'entrée de jeu un ton feutré à ces quasi-confidences: «*Le charme du voyage a passé sur le monde / Pour s'en aller mourir sur des rives accablées / De hordes de houles et de vacarmes. / L'envol vers des climats, où donc le pacifier?*» Parcours singulier, poèmes de la solitude songeuse. Sagesse aussi d'un poète tranquille qui met en question le temps qui passe et la pertinence de la poésie: «*Le plus dur de ce monde est dans l'être / Exilé d'un rêve de clarté. / L'amour est sans demeure à qui / N'a pas inventé sa voix et sa mesure.*»

Le monde tient bon

Dans *Chant de gorge*, le texte devient plus ample et s'incarne. La vie n'y est rien d'autre que survie, survivance des tensions qui font l'être humain à la mesure de son obstination à durer. De l'hiver vont alors monter des sons qui témoignent des naissances et des peines: «*C'est un vent qui bourrasque. / C'est une gorge du nord. / Une plainte de la vie. / Fou furieux de la neige.*» Le poète se tient alors à l'affût de ce qu'il est



ARCHIVES LE DEVOIR

Pierre Morency

encore possible de sauver du monde, conscient mais confiant; cette simple certitude suffisant peut-être, car le «*voici au milieu de ce qu'il y a.*»

Respect du soir nous propose des textes plus intimes, des hommages à des compagnons proches, à ceux qui sont dans l'essentiel. Que ce soit «*A Roland Giguère en son plus que noir*», «*A un maître*» (Jean Rousselet) ou «*A Jean-Guy Pilon devant son établi*», les dédicaces sont précieuses en ce propos d'amitié si cher à Pierre Morency, qui recon-

naît toujours en l'autre l'indispensable, l'irremplaçable. Comme à la femme, bien sûr, à laquelle il ne saurait pas ne pas rendre hommage. On y retrouve même le texte liminaire que Morency signait dans le recueil de Frédéric Jacques Temple, *Un émoi sans frontière*, sous le titre de «*Temple en son visage indien*», qu'il modifie dans le présent recueil sous le titre de «*A Temple en son visage de partout*», texte d'amitié et de présence.

Dans *Amouraska*, le ton est d'emblée plus désespéré, plus fataliste: «*C'est avec le pire qu'elle viendra. Et le pire, quoi qu'on en pense, est le fol espoir qu'après les flammes de famine et les rouges rivières, l'homme sera purifié et enfin disposé à la paix. Rien de plus faux, petit. Chaque guerre rend notre espèce un peu plus acide, un peu plus aride, un peu plus avide de guerre neuve.*» Mais ne désespérons pas trop, car nous savons bien que, chez Morency, il y aura toujours et encore les oiseaux pour porter sur leurs ailes l'espoir de survivre.

Collaborateur du Devoir

AMOURASKA
Pierre Morency
Boréal
Montréal, 2008, 96 pages

Romain Gary (Émile Ajar)

La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent



L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

SOIRÉE DE LANCEMENT

Mouvement Radio-Québec

PAROLES ET MUSIQUES animée par Stéphane Lépine

Le jeudi 29 mai 2008 à 20 h

Chapelle historique du Bon-Pasteur
100, rue Sherbrooke Est
Montréal

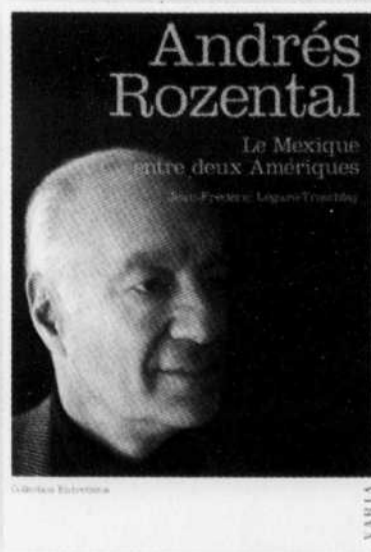
Entrée libre

Adhésion au Mouvement Radio-Québec: 20 \$

Information: www.danieturpqc.org

Avec l'appui de

Olivieri librairie • bistro
529, Côte-des-Neiges
Tél.: 514-739-3939



Andrés Rozental

Le Mexique entre deux Amériques

Entrevue de Jean-Frédéric Légaré-Tremblay
Collection Entretiens

Un regard franc sur le Mexique d'aujourd'hui

VARIA

www.varia.com

9^e marche de la POÉSIE de Montréal

CABARET
Le fil du rasoir

JEUDI 29 MAI 2008, 20 H

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU-MONT-ROYAL (métro Mont-Royal)

Les voix particulières de huit poètes du Québec et du Canada francophone. Un spectacle alliant les mots et la musique pour une poésie qui « punch ».

AVEC LES POÈTES
Éric Charlebois et Sylvie M. Fillion (Ontario), Bathélemy Bolivar (Manitoba) et Laurent Fadanni (Colombie-Britannique), Paul Bossé et Ronald Léger (Nouveau-Brunswick), Hélène Monette et Kim Doré (Québec)

ANIMATION
Paul Bossé et Kim Doré

MUSIQUE
Bernard Falaise

Un partenariat de la Maison de la poésie et du Regroupement des éditeurs canadiens-français (RÉCF) avec le concours du Secrétariat des affaires intergouvernementales canadiennes (SAIC).

RÉCF

Maison de la poésie

Québec

Montréal

LITTÉRATURE

MÉMOIRES

Les promesses éternelles d'Orsenna

GUYLAINE MASSOUTRE

La Chanson de Charles Quint ne parle guère de la Renaissance. Erik Orsenna a pourtant choisi ce titre énigmatique. Pourquoi cet air d'histoire? Parce que, tel l'empereur Charles Quint, entêté de chanson, il s'attache au goût d'un refrain éternel, un bref poème pathétique, *Mille regrets de vous abandonner*. Ce langoureux poème, «petite histoire de regrets», parle d'amour enfui — «J'ai si grand deuil et peine douloureuse» —, de «fantôme contre lequel la danse ne peut rien: le regret».

Orsenna serait-il le chevalier à la bougeolette incessante, qui se dépeint gesticulant dans le commerce avec sa Dulcinée, s'il devait renoncer à la fredonner? Cette chanson vaut bien un empire, assurément. Le livre abonde en heureuses formules, héritage de la poésie et cadeau de sa langue lumineuse: «Qui peut vivre sans un minimum vital d'ombre?»

Mémoire entretenue dans des phrases brûlantes, le cœur d'Orsenna bat à chaque page. Dans ce récent opus, il a choisi de livrer des sentiments très intimes. Légèreté toute personnelle sur un sujet très grave, perdre la femme aimée, ravie par un cancer mortel... Sa sagesse y

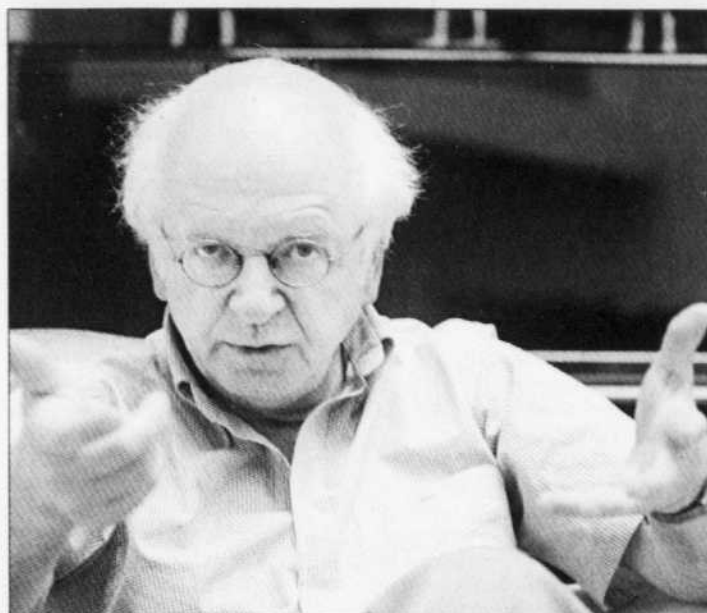
caresse le Temps et l'Espace trop grands.

La danse des morts

S'abandonner à cette écriture brillante, c'est l'adopter. Quel qu'en soit le dessein, la plume possède une manière insolente, un air surprenant, desquels il embellit le réel. Cet académicien, économiste et conseiller d'Etat, né en 1947, a mis toute son invention au service de la langue française. En échange, il en a retiré un sens inné de l'humour.

Que de nuances imprévisibles pour décrire le monde ordinaire, un vrai conte! Sa verve, toute de ruptures et de fausses pistes, entretient un supplément d'âme, un élan d'amour unique, entrecoupé du regret des amours morcelées: «Comment faites-vous, à votre âge, comment faites-vous tout court? Me répètent-ils au dancing ou dans la rue, à la fête de la musique, quand il m'arrive d'enchaîner trois pas. Quelle fluidité, monsieur, à votre âge, on peut vous demander? Soixante ans! Quel glissement, quel toucher du sol!» Et de reprendre son envolée.

Orsenna (Erik Arnould, de son vrai nom) répond présent aux sports, à la voile, au défi des grands caps, à la compétition; en politique, il s'est avancé à rédiger, pendant trois ans, les discours de Mitterrand. Depuis



ERIC FOFERBERG AFP

Erik Orsenna, qui a signé sept romans et plusieurs essais, publie un premier livre de souvenirs intimes, curieusement sous-titré *Roman*.

longtemps, il rend hommage aux Borges, Garcia Márquez ou Duras, quand on l'interroge. Le croirait-on, il n'écrirait que pour se distraire.

S'il a signé sept romans et plusieurs essais, avec un succès mérité, il s'était bien gardé, jusqu'à maintenant, de faire entrer le

lecteur en coulisses. Dans sa vie. Entre les cabriolets linguistiques, telle est pourtant la réminiscence qui cogne dans *La Chanson de Charles Quint*: le souvenir de quatre années de bonheur, aux côtés de Louise, morte en 1999, à quarante-deux ans. Cette autopsie d'un dialogue inépuisable

avec un fantôme rend un hommage fécond à la disparue, son soleil derrière un nuage.

La mélodie du bonheur enfui

Orsenna l'a écrit sans tricher, refusant d'en parler, une fois le livre sorti. Il pleure, à travers la sourire et malgré la sérénité, toujours précaires. Comment conserver l'élégance sans succomber à cette peine, sans trahir ni le souvenir ni la femme aimée? Chez lui, c'est plus qu'une question de littérature, c'est une éthique, une promesse, le lumineux «passé antérieur» du généreux Paul Ricœur.

Il l'a curieusement sous-titré *Roman*. Réticence à rendre public, une fois écrit, ce récit mené à bride abattue dans l'étendue du deuil? C'est plutôt qu'écrire, pour lui qui connaît tant de causes humanitaires, demeure une affaire de distance, de distinction. Une question, donc, de roman.

La chanson d'Orsenna possède de un charme distingué, la classe des confidences à demi-mots, des sous-entendus. L'air jovial dans lequel il se drape ouvre et referme la porte du malheur. En un chassé-croisé de joies privées, entre les aveux mitigés sur l'arrogance du pouvoir politique et les contrepoints familiaux, l'écrivain marivaude en phrases

courtes, bondissant de surprise en surprise, du côté obscur du cœur. Le frère de l'auteur y vaudra plus qu'un chef d'Etat, dont l'obsession de savoir «quelle sorte de vie vivent les morts après la mort» fait entendre la vanité, mais aussi le silence du concert des nations.

La Chanson de Charles Quint enveloppe la tristesse d'une superbe fantaisie, rose ronsardienne. La disparition? Une insupportable bouderie, une escapade derrière le paravent. Pour protéger la mémoire du bonheur, il est une «théorie intemporelle du temps», selon laquelle «le passé, le présent et le futur existent tous mais pas au même moment». D'où les bienfaits de la Renaissance, si soucieuse de la vie fragile, du présent. «C'est pourquoi je résiste de toutes mes forces aux jugements ultranégatifs sur notre temps, selon lesquels il n'y aurait plus de repère ni de valeurs»: la mémoire est un acte qui va vers l'avant. Une promesse, certes, une reconquête, un enchantement.

Collaboratrice du Devoir

LA CHANSON DE CHARLES QUINT

Erik Orsenna
Stock
Paris, 2008, 193 pages

JOURNAL

Variations intimes

GUYLAINE MASSOUTRE

Si Philippe Beck, poète originaire de la Bretagne, traite de l'empreinte des mots sur le réel, l'esprit est tout entier tourné vers la pratique. Dans *Un journal*, la particularité de l'œuvre, outre qu'elle a été livrée en temps réel sur Internet, tient à ce qu'elle croise lecture et improvisation. Dans ses fragments de prose, le ton est celui d'une correspondance rythmée: «Un Journal est formé de confidences générales, d'essais d'inspiration poétique, écrits de semaine en semaine. L'auteur s'est identifié au Journal.»

Grave dans les chagrins et souriant aux légendes celtiques, Beck est l'auteur baroque d'un feuilleton littéraire, qui fait le grand écart entre Benjamin et Merlin en deux pages. Cette source de malentendus est un objet de curiosité, «œuvre du Self», solitude désinhibée qui verse en références boulimiques et qui font le pont entre ses tentations du déséquilibre. Jean-Luc Nancy a donné une postface à son *Dernière mode familiale*, en 2000.

Ce journal repose sur un monologue — «néocreatif», «poétique de la citation» — juxtaposant l'invention et l'angoisse, flux à la manière d'Artaud et exultation, à celle de Thoreau. Tour d'ivoire déconstruit



PHILIPPE MATSAS © OPALÉ

Philippe Beck

te, non linéaire et sans astreinte, associatif jusqu'à la pathologie, cet étrange objet de langage révèle «l'Impersonnel» ou le «Journal d'Impersonnel», adressé «aux faiseurs», «inépuisables infiniment». L'étrange brochet offre un creuset d'affabulations, une sorte de Kino de la littérature: «Tête bat autrement. Elle est au corps dehors dans la foule naïve, pré-innocente.» Singulier.

Collaboratrice du Devoir

UN JOURNAL

Philippe Beck
Flammarion
Paris, 2008, 245 pages

BIOGRAPHIE

Le rêve conscient d'Arthur Schnitzler

MICHEL LAPIERRE

La tante de Stefan Zweig (1881-1942) interrompt sa nuit de nocces pour revenir en pleurs chez ses parents. Son mari a tenté de la déshabiller! C'est Zweig lui-même qui raconte l'anecdote. Un ami, Arthur Schnitzler (1862-1931), autre écrivain natif de Vienne, imagine, quant à lui, une jeune fille suicidaire qui se dénude devant le prêteur dont l'argent sauvera son père. Aussi Freud évitait-il de fréquenter Schnitzler, de peur de se heurter à un sosie spirituel.

Avant que Hitler ne rattache l'Autriche à l'Allemagne en 1938, Vienne, jadis capitale d'un empire archaïque, écroulé à l'issue de la Première Guerre mondiale mais encore vivant dans les esprits, était paradoxalement la ville la plus moderne du monde. Catherine Sauvart nous le montre dans sa captivante biographie d'Arthur Schnitzler.

En évoquant Zweig, qui décrit avec ironie l'obscurantisme d'une société en déclin, et Freud, qui incarne au plus haut point la modernité d'une ville où l'inconscient et la sexualité jaillissent pour la première fois dans l'histoire des idées, elle situe l'importance de Schnitzler. Voilà le médecin et l'amiant volage qui, de-

venu dramaturge, romancier et novelliste, établit le mieux le pont entre la splendeur légère du vieux Vienne et la profondeur de la nouvelle capitale de la pensée.

Ce pont que Catherine Sauvart nous suggère échappe à la prose scientifique et aride de Freud mais se trouve dans les mille nuances de l'œuvre si vivante de Schnitzler. Ce que les réflexions du père de la psychanalyse ont de trop systématique s'assouplit dans le style de l'écrivain. En 1922, dans la fameuse lettre adressée à Schnitzler qui vient d'avoir soixante ans, Freud le reconnaît presque.

Il lui écrit: «Je pense que je vous ai évité par une sorte de crainte de rencontrer mon double. Non que j'aie voulu négliger la différence de dons qui nous sépare, mais en me plongeant dans vos splendides créations, j'ai toujours cru y trouver, derrière l'apparence poétique, les hypothèses, les intérêts et les résultats que je savais être les miens.» Nul récit de Schnitzler n'illustrera mieux le jugement de Freud que *Mademoiselle Else* (1924).

Dans ce court chef-d'œuvre, formé d'un monologue intérieur hâletant, la narratrice, une exhibitionniste de dix-neuf ans, fille d'un bourgeois endetté, se dévêt devant le fi-

nancier qui, pour aider son père, n'attendait que cela. Dégoûtée par la prostitution que ses parents exigent d'elle, mademoiselle Else devrait se suicider. Mais la dose de véronique qu'elle ingurgite ne peut, semble-t-il, que l'introduire au pays des songes.

Un mélange freudien

Érotisme, hystérie, culte oedipien du père, culpabilité, doute, goût de la mort et du rêve: à première vue, on ne peut concevoir de mélange plus freudien. «Il ne se doute pas que je suis nue, sous mon manteau», se dit Else à propos du financier voyeur. Elle s'est créé un déguisement érotique aussi beau que le *Carnaval* de Schumann que l'on joue au piano de l'hôtel où elle séjourne.

Pour Schnitzler, la littérature et l'art en général débouchent beaucoup plus que le freudisme sur une tentative d'explication consciente des secrets de l'âme. De fait, la beauté d'une œuvre comme *Mademoiselle Else* s'exprime dans le jeu complexe des sentiments que l'écrivain invente en toute connaissance de cause parce qu'il est le créateur et non le médecin de son héroïne.

Le fait «que la psychanalyse

oblique si tôt vers l'inconscient est un aveu de sa faiblesse», soutient Schnitzler. «Elle sent, explique-t-il, que le conscient pourrait la gêner et parfois même la prendre à contre-pied.» Immensément plus que la science, l'art reçoit du rêve, étranger à la distraction, des leçons de cohérence et de clarté. Voilà ce que croit l'écrivain viennois.

«Dans le rêve, nous ne savons que ce que nous rêvons», précise-t-il, pour conclure: «C'est pourquoi, quand nous rêvons, nous ne nous étonnons pas de pouvoir voler, la conscience du rêve ne connaît pas la pesanteur...»

La conscience du rêve! Par cet oxymoron, Schnitzler donnait, sans trop s'en rendre compte, une définition novatrice de la littérature dans un Vienne bouillonnant mais surtout crépusculaire. Déjà tournée vers le gouffre de la Deuxième Guerre mondiale, la ville se montrait digne d'une expérience hasardeuse et apocalyptique, celle de refaire le monde par l'art.

Collaborateur du Devoir

ARTHUR SCHNITZLER

Catherine Sauvart
Fayard
Paris, 2007, 306 pages



NICOLE BROSSARD

D'AUBE ET DE CIVILISATION

ANTHOLOGIE PRÉPARÉE PAR LOUISE DUPRÉ



J'ai la poésie plantée au ventre et au cœur

Le trajet de Nicole Brossard, unique dans la poésie québécoise, a suscité au Québec et à l'étranger l'enthousiasme des lecteurs. Depuis ses débuts, elle n'a cessé d'être un phare pour les générations d'écrivains qui se sont succédés. *D'aube et de civilisation*, œuvre lucide et ludique, offre une joie de lecture qui allie le vertige au plaisir des mots.

TYPOII

Québec, Champlain, le monde

Sous la direction de Michel De Waele et Martin Pâquet

ISBN : 978-2-7637-8701-5
288 pages • 29,95 \$

Québec, Champlain, le monde

Sous la direction de Michel De Waele et Martin Pâquet

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC

Conférence avec

Jacques Lacoursière

Le dimanche
1^{er} juin 2008
de 14 à 16 heures
R.S.V.P. :
514 337-4088 poste 213
anne-pascale@librairieumonet.com

Monet nous réinventons la librairie

Galeries Normandie
2752, de Salaberry
Montréal, Qc • H3M 1L3
www.librairieumonet.com

LIVRES

PHILOSOPHIE

Vérité et séduction de l'image

Regarder le monde avec les enfants

GEORGES LEROUX

Marie José Mondzain s'est fait connaître par plusieurs belles études sur l'image et, depuis ses premiers livres, sur le regard et la théologie des icônes jusqu'à ses récentes études (*Homo spectator*, Bayard, 2007) sur l'anthropologie de la représentation, elle n'a cessé d'approfondir une réflexion sur la prolifération de l'image dans notre culture et sur ses significations. Dans un petit livre destiné aux enfants, rédigé avec leur collaboration et joliment illustré, elle présente une suite de dialogues, d'apparence socratique mais en général dépourvus d'ironie, où elle explore une série de problèmes philosophiques qui se posent dès qu'on se demande ce qu'est regarder le monde.

Pendant deux ans, l'auteur, qui est philosophe, a circulé dans plusieurs classes du cours primaire, un peu partout en France, et a échangé avec les enfants. Le livre n'expose pas la méthode de son travail, et il ne se relie pas explicitement à ce que nous connaissons de la philosophie pour enfants dans le programme Lipmann, mais comme tous les livres de la collection (Giboulées) où il est publié, il se fonde sur la même prémisse: les jeunes sont désireux de réfléchir et ils ont tous les moyens pour le faire, dès lors qu'on se met en frais de les guider. La question de fond ici est celle de la perception: comment sommes-nous assurés que nous percevons le réel? comment avons-nous la certitude que nous percevons la même chose que les autres?

Descartes et Locke sont passés par là, certes, mais, à la différence de ces deux penseurs augustes et qui ne sont jamais allés au cinéma, les enfants d'aujourd'hui ont une expérience de l'image qui est, à tous

égards, redoutable: non seulement connaissent-ils toutes les techniques de l'image virtuelle, mais encore sont-ils pleinement avertis de la manipulation dont ils sont chaque jour les victimes. La caverne de Platon est pour eux un jeu d'enfants, si on peut se permettre ce jeu de mots: c'est plutôt comme l'Alice de Lewis Carroll qu'on les voit, spontanément et avec rigueur, décider d'aller au bout de cette logique et de traverser les apparences.

Dans un monde d'images, reste-t-il quelque chose de vrai? À cette question, il existe hélas plusieurs réponses, selon ce qu'on entend par le vrai. Prenons l'énoncé suivant: «si on regarde la même chose, on pense la même chose». Les enfants voient rapidement que cette phrase suppose non seulement une philosophie de la représentation qui est incertaine, car il est question aussi d'imagination, mais surtout qu'il faut d'abord s'entendre sur les mots. Surgit alors, comme chez Carroll, la question du langage et la possibilité de parler de ce qu'on n'a jamais vu ou de ce dont on n'a jamais fait l'expérience. Dans ces dialogues, Marie José Mondzain ne se défile pas, et elle confie aux enfants que la philosophie commence dans cette attitude de perplexité devant des choses en apparence très simples.

Vérité et séduction

Dans une installation contemporaine pour illustrer la caverne de Platon, on voit les prisonniers écoutés devant des postes de télévision, avec des écouteurs, et forcés de regarder des émissions en rafales. Ce monde est celui des jeunes branchés sur leur ap-

pareil DVD et leur iPod, à la différence qu'aucun libérateur ne viendra leur dire qu'il existe quelque chose dans un monde qui dépasse celui de leur monde électro-virtuel. Dans une passionnante conversation sur le reflet, la philosophe explore avec les enfants la possibilité de sortir de ce cercle vicieux du réel et du virtuel. Pas seulement sur le registre de la perception des objets, mais aussi sur celui du monde vécu: par exemple, les séries télévisées transmettent des images du succès, de la séduction, du bonheur. Comment savoir si ces images peuvent être dépassées si on n'entreprend pas d'en discuter? Deux questions se font donc ici écho: comment voir ce qui n'existe pas ou n'existe plus (Asterix) et comment traverser l'apparence de ce que nous voyons mais dont nous ne savons pas avec certitude si cela existe et ce que c'est (Brad Pitt)?

Dans une société fondée sur l'image, la question de la vérité paraît un puits sans fond, mais plus insistante encore est celle du pouvoir des images: si les jeunes sont vite conscients de tout le bricolage épistémologique sur lequel repose la fabrique incessante du faux, cela ne les rend pas pour autant insensibles aux effets d'angoisse et aux désirs qui sont stimulés par les images. À quelles images, demandent-ils avec candeur, peut-on encore faire confiance et quelles images peut-on encore qualifier de belles si la majorité sont fausses?

Si ce livre a un mérite, ce serait le suivant: il n'entreprend pas de produire une critique de l'image qui serait indépendante d'une critique du langage. Witt-

genstein n'est jamais loin dans ces dialogues où le tableau du monde, si rapidement identifié par les jeunes à leur écran de télévision, est aussi leur énigme la plus obsédante: le monde est-il ce qu'on voit à la télé? Plus l'échange progresse, plus on sent les effets de décalage produits par le questionnement et plus les jeunes se demandent si les images favorisent la pensée ou au contraire y font obstacle. Immergés dans l'image, les jeunes ne peuvent espérer les maîtriser toutes, ni même se prémunir entièrement contre leurs effets (par exemple, contre l'image sexuelle qu'ils connaissent tous et redoutent); mais ils espèrent ne pas être anéantis par une civilisation qui a tout confié à la représentation.

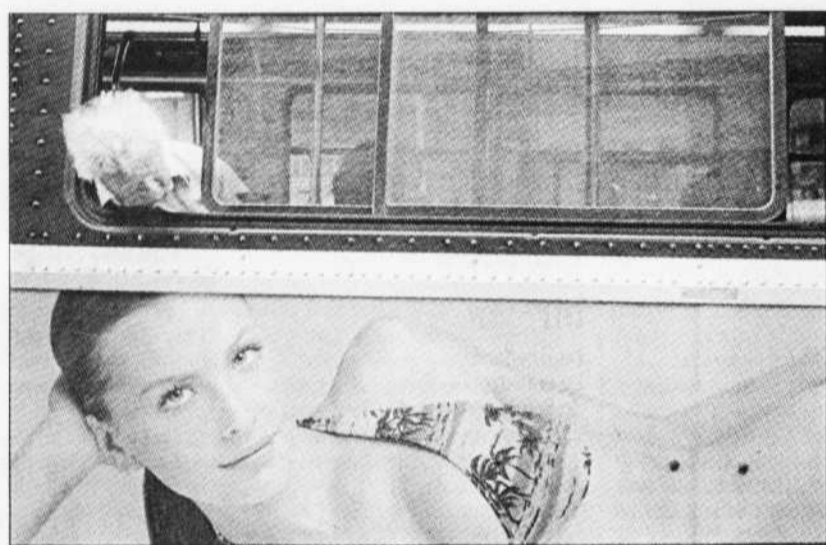
Outils pour les enseignants, mais aussi pour les parents, les livres de cette collection apportent beaucoup de fraîcheur, et on peut penser qu'ils seront très utiles en ces temps de remue-ménage dans l'école, ici et ailleurs.

Collaborateur du Devoir

QU'EST-CE QUE TU VOIS ?

Marie José Mondzain
Dessins de Sandrine Martin
Gallimard Jeunesse, coll. «Giboulées»
Paris, 2007, non paginé

Autres titres:
C'est trop beau, Fabienne Brugère, 2008
Gagner sa vie, est-ce la perdre?, Guillaume Le Blanc, 2008

Photo d'Éric Côté tirée de *Québec instants partagés*

ERIC CÔTÉ / ÉDITIONS GID

PHOTOGRAPHIE

Les mots d'Éric Côté

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Rien d'étonnant à ce que le photographe Éric Côté soit fasciné depuis toujours, comme il l'affirme, par l'œuvre de grands photographes tels Robert Frank, Walker Evans, Edouard Boubat, Eugène Atget ou Henri Cartier-Bresson. Il partage en effet avec eux, indubitablement, cet amour de la ville comme lieu privilégié de l'observation des rapports humains. On le voyait déjà

fort bien dans ses travaux antérieurs, notamment dans une belle série consacrée à l'univers de Gilles Kéglé, l'infirmier de la rue. Son nouveau livre, *Québec instants partagés* (Éditions GID), confirme la forte perspective humaniste qu'il pose sur le monde.

Les photos de Côté traduisent une sensibilité rare devant le quotidien de la rue, dans une perspective où pointe souvent le souci — peut-être inconscient — de témoigner du caractère multiculturel de la cité.

Dans ce livre, l'encre noire de l'imprimeur manque tout de même un peu de mordant.

Contrairement à ce qu'affirme le sociologue Bernard Arcand dans sa préface, il est futile de penser qu'Éric Côté «suggère» qu'à Québec on sourit différemment, qu'on allait autrement ou que les amoureux n'ont pas tout à fait la même allure. On comprend plutôt d'emblée, dès les premières pages, que c'est bien le photographe qui, lui seul, sait voir mieux une ville qui a tant été vue sous d'autres angles.

Dans ses remerciements, Éric Côté affirme que Bernard Arcand et Alain Roberge, l'auteur des textes d'accompagnement, ont «donné une autre dimension aux photographies du livre». Il est toujours étonnant de voir à quel point nombre de photographes semblent surpris des mots accolés à leurs photos. Ils oublient trop volontiers, il me semble, que la grande force de leur œuvre se situe justement au-delà du pays des mots.

Le Devoir

POLAR

« Film noir » islandais

MICHEL BÉLAIR

Une faille souterraine a fait disparaître les eaux d'une partie du lac de Kleifarvatn, au nord de Reykjavik, la capitale islandaise. Et là où se trouvait auparavant le fond, on découvre un squelette lesté avec de vieux appareils de surveillance datant des années 1960 sur lesquels on peut encore reconnaître des lettres en alphabet cyrillique. Le commissaire Erlandur, le spécialiste des disparitions, est chargé de l'affaire.

Avec son équipe, Erlandur découvre rapidement que l'homme retrouvé au fond du lac a été assassiné, mais il aura toutes les misères du monde à l'identifier. Pourquoi le cadavre a-t-il été coulé — avec du vieux matériel d'espionnage soviétique? — après qu'on lui eut fracassé le crâne? Cet homme était-il un espion? Peut-il jamais y avoir eu des espions en Islande? En fouillant les vieux dossiers des portés disparus, le commissaire — lui-même aussi malmené que d'habitude par sa fille junkie et son fils errant — fait remonter une vague de souvenirs difficiles tout droit sortis de la paranoïa collective de l'époque de la guerre froide... et il laisse ainsi toute

la place à l'auteur, qui peut nous rappeler ce qu'était l'Islande au moment où les Américains y installèrent une base militaire, après la Deuxième Guerre mondiale, «aux portes mêmes» de l'ancienne Union des républiques socialistes soviétiques.

Et c'est là qu'Indridason nous surprend, comme chaque fois qu'il aborde la réalité bien concrète de ce caillou de glace secrété par la planète tout au nord de l'Atlantique Nord. Une vie sombre. Grise et bleue. Avec comme horizon l'océan, la neige presque tout le temps et les replis de blocs de lave qui ont peu à peu dessiné ce qui est devenu l'Islande. Il nous montre cette fois le poids de l'illusion socialiste de l'après-guerre, cette génération d'hommes appelés au service du Grand Frère soviétique et de la reconstruction des pays d'Europe, qui allaient bientôt passer derrière le rideau de fer et le Mur. Gris sur gris. Avec beaucoup de style, avec toute la grâce des «films noirs» en noir et blanc, aussi. Peut-être, justement, parce que ce sont les seules couleurs qui subsistent aujourd'hui quand on pense à cette époque et à l'Islande.

Cerise sur l'iceberg, Indridason nous raconte tout cela à travers une galerie de personnages étonnants, vrais, touchants: le commissaire Erlandur, ses collègues ordinaires, certains plus ripoux que d'autres, Mariom, son insupportable mais brillante ancienne patronne en phase terminale d'un cancer du poulmon; les étudiants islandais à Leipzig dans les années 1950, aussi, et la vieille blanchisseuse aux yeux morts qui va donner à Erlandur la volonté de remonter la filière à partir de l'énigmatique manquant d'une vieille Falcon... Tous ces gens à des milliards de kilomètres de CSI ou de *Law and Order*...

Un livre bouleversant.

Le Devoir

L'HOMME DU LAC

Arnaldur Indridason
Traduit de l'islandais par Éric Boury
Éditions Métailié
Paris, 2008, 349 pages



DDP / AFP

Arnaldur Indridason

LITTÉRATURE JEUNESSE

Conquête et carnage dans le Nouveau Monde

ANNE MICHAUD

Le soir de Noël 1492, le *Santa Maria*, le navire amiral de Christophe Colomb, s'échoue au nord de l'île d'Ayiti. Comme il est impossible de transporter tous les hommes d'équipage sur le *Nina*, le seul navire qui reste, l'explorateur espagnol est contraint d'en abandonner une quarantaine sur l'île. Après leur avoir promis de revenir les chercher dès qu'il le pourra, Colomb met le cap sur l'Espagne.

Contraints de cohabiter avec les Indiens, ou Naturels, comme ils ont baptisé les habitants de l'île, les Espagnols ne mettent pas beaucoup de temps à dévoiler leurs véritables intentions. Selon leurs dires, ils sont là pour leur apporter les bienfaits de la civilisation et de la religion catholique, mais ce qu'ils désirent réellement, c'est s'approprier les richesses, et surtout les mines d'or, qu'ils pensent trouver sur l'île. Un an plus tard, à son retour, Colomb constatera qu'aucun de ses hommes n'a survécu...

C'est le récit de cette première tentative de cohabitation entre les Européens et les habitants du Nouveau Monde que présente Camille Bouchard dans *Trente-neuf*. Racontée en alternance par un mousse espagnol et un jeune Indien Tainos, c'est une histoire où dominent la convoitise des Espagnols et la féroci-



été des Tainos. La cohabitation tourne rapidement à l'affrontement et les Tainos l'emportent, mais ils sont éventuellement condamnés à succomber... Le retour de Christophe Colomb, accompagné de 1500 hommes, marque, selon Camille Bouchard, «le début du plus grand génocide de l'histoire de l'humanité».

Collaboratrice du Devoir

TRENTE-NEUF

Camille Bouchard
Boréal, coll. «Inter»
Montréal, 2008, 162 pages

Olivieri
librairie • bistro

LECTURE
OLIVIERI - LE NOROÏT

PATRICK LAFONTAINE,
Homa sweet home

MARTIN THIBAUT,
Un oiseau moqueur sur l'épaule

MARCELLE ROY,
Lumière aux aguets

SERGE MONGRAIN,
Insoumission

DIMANCHE 25 MAI
À 15 HEURES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
514.739.3639
Bistro : 739-3303

Jeté encre

LANCEMENT

12^e numéro

« Traductions littéraires »

vendredi 30 mai
17 heures

E.D. Blodgett
Annick Chauvette
Gilles Cyr
Patricia Godbout
Marie-Andrée Lamontagne
Hector Ruiz
David Solway

Venez les entendre
dire un poème singulier
et vous surprendre.

Marché francophone
de la poésie

Place Gérald-Godin
(Métro Mont-Royal)

LE MOUVEMENT MASCULINISTE AU QUÉBEC
L'antiféminisme démasqué
sous la direction de
Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri

Des analyses percutantes pour quiconque se préoccupe de l'égalité entre les hommes et les femmes.

Des textes de Janik Bastien Charlebois, Mélissa Blais, Louise Brossard, Francis Dupuis-Déri, Karine Foucault, Mathieu Jobin, Diane Lamoureux, Eve-Marie Lampron, Josianne Lavoie, Émilie St-Pierre et Marie-Eve Surprenant.

les éditions du remue-ménage
www.editions-remueménage.qc.ca

ESSAIS

L'animal, un être juridique

Quels droits accorder à « nos amies les bêtes », qui ne sont pas des objets?

ROBERT SOLÉ

Poulets, canards, porcs, lapins, dindes, moutons... L'homme consomme plus de 53 milliards d'êtres vivants chaque année. Il ne se contente pas de manger ses « amies les bêtes » ou d'en faire des animaux de compagnie: il s'en sert aussi comme outils de travail, moyens de transport ou de divertissement (zoos, cirques, corridas...), cobayes pour la recherche scientifique, voire auxiliaires militaires pour combattre l'ennemi ou assainir des champs de mines. La question se pose depuis l'Antiquité, mais avec une acuité croissante: avons-nous des devoirs envers les animaux? Et ont-ils des droits?

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer, ancien professeur d'éthique à l'Université de Montréal, nous offre un ouvrage quasiment exhaustif sur la question. Dans une première partie, il passe en revue l'histoire, les thèses philosophiques, l'évolution du droit, les courants actuels, jusqu'au terrorisme animalier. Dans une seconde, il expose la situation concrète des animaux, par catégories, avec quelques détails — sur le gavage des oies, par exemple — à faire dresser les cheveux sur la tête.

Entre l'homme et l'animal, affirme-t-il, la science ne reconnaît pas de différence de nature, mais seulement de degré. « L'homme est le seul animal à refuser de l'être. »

Ce livre d'une grande clarté se présente comme « une introduction encyclopédique ». Introduction « critique » cependant, l'auteur n'ayant ni la prétention ni la naïveté d'être objectif sur un tel sujet. L'ouvrage est d'ailleurs préfacé par Peter Singer, professeur de bioéthique à l'Université de Princeton (États-Unis), l'un des théoriciens radicaux de la « libération animale ».

Pour sa part, Elisabeth de Fontenay avait publié en 1998 un ouvrage de référence, *Le Silence des bêtes* (Fayard). Cette philosophie respectée et nuancée s'inscrivait dans la perspective darwinienne de l'évolution et prenait ses distances d'avec la tradition spiritualiste (qui dévalue l'animal et met l'homme au centre de tout), mais elle refusait de confondre tous les êtres vivants. Dix ans après, dans un nouvel ouvrage, elle aborde des questions plus directement politiques.



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Les animaux méritent d'être traités autrement qu'ils ne le sont. D'ailleurs, entre l'homme et l'animal, la science ne reconnaît pas de différence de nature, mais seulement de degré.

Elisabeth de Fontenay a rassemblé, modifié ou complété différents textes, issus de conférences ou de contributions à des revues. Ce qui ne fait pas nécessairement un livre cohérent. Le premier chapitre — inédit — est consacré à un ouvrage posthume de Derrida. La complexité de sa formulation (avec des mots comme « discontinuité », « Ocatachrétique » ou « carnophallogocentrisme ») risque de faire fuir le commun des lecteurs. La suite, heureusement,

est beaucoup plus accessible, avec des passages passionnants.

Oui, les animaux méritent d'être traités autrement qu'ils ne le sont, affirme Elisabeth de Fontenay, qui dénonce une grande indifférence: « Nous ne sommes pas sanguinaires et sadiques, nous sommes indifférents, passifs, blasés, détachés, insouciant, blindés, vaguement complices, pleins de bonne conscience humaine et rendus tels par la collusion implacable de la

culture monothéiste, de la technoscience et des impératifs économiques. »

Il faut que la question animale redevienne une question sociale, comme elle l'était pour Michelet, pour Hugo et d'autres hommes de progrès. C'est un combat politique, car ce que nous faisons aux animaux, c'est à nous-mêmes en fin de compte que nous le faisons.

Un droit des animaux est d'autant plus nécessaire que le vide juridique ouvre la porte à des propositions absurdes. Certains n'en sont-ils pas à mettre sur le même plan des enfants atterrés et des chimpanzés ou des dauphins « intelligents »?

En France, le Code civil établit une barrière infranchissable entre les personnes et les animaux (assimilés à des biens meubles ou immeubles), alors que le Code pénal va jusqu'à incriminer les sévices sexuels exercés sur un animal. Celui-ci apparaît finalement « comme le seul être au monde à ne pouvoir être traité ni comme un sujet ni comme un objet ».

Pour que les débats cessent d'être aberrants, affirme Elisabeth de Fontenay, il faudrait considérer l'animal comme une personne morale: une personne juridique, qui n'est pas pour autant un sujet de droit. Il ne s'agit donc pas d'ajouter un chapitre animalier aux droits de l'homme, mais d'établir « une codification éthique internationale en faveur des vertébrés ou, plus étroitement, des mammifères ». Faisons des grands singes « les premiers des bêtes plutôt que les derniers des hommes ». En d'autres termes, respectons les animaux sans offenser le genre humain.

Le Monde

ÉTHIQUE ANIMALE

Jean-Baptiste Jeangène Vilmer
PUF
Paris, 2007, 304 pages

SANS OFFENSER LE GENRE HUMAIN

Elisabeth de Fontenay
Albin Michel
Paris, 2007, 216 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Dialogues entre animaux à fourrure et silences d'oiseaux

DALIE GIROUX

Laure Morali, après en avoir rêvé, a entrepris en 2007 de mettre en contact des écrivains autochtones avec des écrivains québécois, les invitant, par paires, à poursuivre un échange épistolaire interculturel. *Amititau! Parlons-nous!* marque une tentative bien sentie de jeter des ponts entre le Québec et les peuples autochtones.

« Nous pourrions déposer quelques mots choisis à la porte d'un de l'autre pour nous signifier mutuellement notre respect, et faire taire ce silence qui sollicite les côtés sombres de l'imagination. » Cette expérience à la fois littéraire et politique, réalisée avec la collaboration d'une trentaine d'auteurs, tente — bonheur! — de traverser la rivière des cultures par l'entremise de l'écriture, de l'imaginaire et de la confiance, plutôt que par des rapports diplomatiques ou économiques. C'est rare. Et précieux.

Le résultat est touffu, une vraie forêt de métaphores et de questions sans réponse, un bloc de lettres qui

invite heureusement à une exploration sans guide et sans boussole, sinon un petit abécédaire qui organise tout doucement l'ensemble. Pas de pression, mais une promenade très particulière parmi les animaux, les rivières, les villes, les enfants, la langue et la mort. Un champ d'espoir.

Peu importe où commence la lecture, par l'échange éthéré entre Scott M. Momaday et Laure Morali, par l'improbable joute oratoire entre Alain Canolly et Yves Sioui Durand, ou par le ludique et viril jeu d'écriture inventé par Louis Hamelin et Domingo Cisneros, il s'agit ici de ce genre de livre dans lequel chaque phrase se trouve en plein milieu.

Des paroles, des silences

On a évoqué (déploré?), ailleurs à la radio, un côté fleur bleue à certains des échanges trouvés dans *Amititau!*. Ce n'est pas certain, et malgré quelques péchés d'exotisme, ce n'est pas si simple...

D'abord, et c'est le propre du mode épistolaire, le lecteur est

convié dans une grande maison peuplée d'espaces intimes, d'alcôves, où des gens chuchotent, confiants parce qu'ils se racontent à un étranger. Le lecteur épie et reçoit, réagit et se laisse séduire, et la somme peut apparaître impudique. C'est pourquoi la lecture à très petite dose est indiquée.

Ensuite, il est difficile de manquer certains silences en quelques endroits de l'ouvrage, douleurs étouffées. Peut-être celui de Romeo Saganash devant les perches métisses tendues par canayen Jean Morisset, mais, surtout, la brutale réplique sans écho de Nahka Bertrand aux tentatives nuptiales imaginaires de Jean Désy. Le médecin-poète est renvoyé Gros-Jean comme devant à son Québec de « structures de dépendances internes et donc imaginaires et relatives, qui aident à renforcer le sens et la sécurité de sa propre identité, et donc de sa place dans le monde ». Les amitiés de Désy resteront lettre morte, à la porte d'un gros barrage colonial, blessé acadé-

mique. Ces moments prennent le lecteur à témoin d'affections souterraines que de petites fleurs bleues ne peuvent ni contenir ni faire oublier.

Quelques morceaux offerts par le collectif méritent enfin d'être soulignés pour leur beauté littéraire: la colère prestidigitatrice des lettres d'Yves Boisvert, le grand vent, celui qui fait perdre le souffle, de la plume de Joséphine Bacon, et la générosité infinie de l'échange entre Anne-Marie et Jean Pierre (Saint Onge et Girard).

Ces échanges, faut-il le dire, n'auront de sens que s'ils sont lus, entendus, portés: « J'attends toujours que tu viennes me chercher. »

Collaboratrice du Devoir

AMITITAU!

PARLONS-NOUS!

Textes rassemblés et présentés par Laure Morali
Mémoire d'encrier
Montréal, 2008, 324 pages

BRÈVES

Les catastrophes birmanes

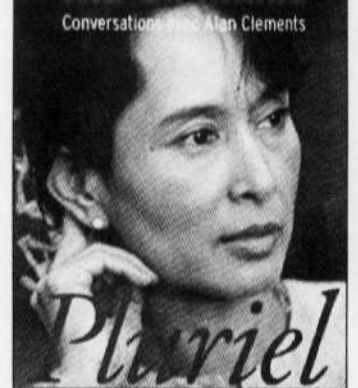
La Birmanie ne cesse d'étonner. La catastrophe naturelle qui vient de la frapper ne fait qu'ajouter au drame d'un peuple qui souffre déjà des actions de la junte militaire au pouvoir. Dans ce contexte, le nom d'Aung San Suu Kyi, Prix Nobel de la paix et une des têtes de la résistance, mérite d'être rappelé. Dans *Ma Birmanie*, des entretiens avec Alan Clements publiés dans la collection « Pluriel » chez Hachette, Aung San Suu Kyi s'explique sur ses positions tant politiques que spirituelles. — *Le Devoir*

Écologie politique

André Gorz (1923-1997) a été l'un des concepteurs de la revue *Les Temps modernes* et l'un des fondateurs du *Nouvel Observateur*. Entre 1975 et sa mort, il a critiqué notre mode de consommation opulent pour s'afficher très tôt comme un écologiste de raison. *Ecologia* (Editions Galilée) rassemble sept textes qui proposent une éthique d'émancipation à travers une critique du mode de croissance du capitalisme. — *Le Devoir*

Aung San Suu Kyi

Conversations avec Alan Clements



Des imaginaires du Nord

Le Nord des Inuits est-il semblable à celui, sublimé, des œuvres de Bernard Clavel? Entre le Nord rêvé et le Nord réel, existe-t-il des chemins de passage? Dans *Les(s) Nord(s) imaginaires(s)*, un ouvrage sous la direction de Daniel Chartier publié dans la collection « Droit au Pôle » du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, une brochette de spécialistes examinent notamment ces questions. — *Le Devoir*

collection **Jonathan Roberge** pul

Sociologie contemporaine
Dirigée par Daniel Mercure

Jonathan Roberge

Paul Ricœur, la culture et les sciences humaines

la culture et les sciences humaines

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

www.pulaval.com

ISBN : 978-2-7637-8696-4 • 338 pages • 40 \$

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

Documents

Bruno Roy
L'Osstidcho
ou le désordre libérateur

Précédé de Mon Osstidcho de Jean-Marc Desgés
essai, 210 p., 24 \$

Temp et espaces

Lucia Bergamasco
Amour du monde, amour de Dieu

essai, 306 p., 28 \$

Histoire d'amitié. L'expression des sentiments par le recours au langage du sentimentalisme tant littéraire que religieux est le thème principal de cet essai dont la toile de fond est la société coloniale en milieu urbain, prise dans l'évolution socio-économique, culturelle et politique qui caractérise la première moitié du XVIII^e siècle étasunien.

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LIBRAIRIE **Alire**

La Librairie Alire a de fabuleuses suggestions de lecture d'été pour vos jeunes lecteurs.

L'île à la dérive
Un roman de Diane Bergeron, illustré par Stéphane Bourrelle
Une partie de l'île de Montréal se détache et vogue sur le Saint-Laurent !
144 pages — 9,95 \$
Soulières éditeur

Alire, Librairie indépendante agréée
450.679.8211 | Place Longueuil

UN SUPERBE ÉCRIN POUR L'OR DES AMÉRIQUES

Sous la direction d'Hélène Dionne

Suivez la passionnante saga de l'Or des Amériques depuis l'engouement qui a subjugué Christophe Colomb et les conquistadores espagnols, les amenant à découvrir, coloniser et exploiter les ressources du Nouveau Monde, jusqu'à l'exploration des plus récents gisements miniers découverts dans le Nord québécois.

208 PAGES, ISBN 978-2-89448-546-0

OR DES AMÉRIQUES
49,95 \$

20^e SEPTENTRION.QC.CA
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Une gauche pour demain



Louis Cornélius

Comme les collaborateurs de l'ouvrage collectif intitulé *L'avenir est à gauche*, je pense, moi aussi, que le Québec gagnerait à aller en ce sens. Comment expliquer, alors, mon malaise à la lecture de certaines de ces «douze contributions pour un renouvellement de la gauche au Québec»?

L'objectif de ce livre, selon son directeur Pierre Mouterde, est de «faire connaître à un large public la pertinence et la richesse des idées qui aujourd'hui animent la gauche en marche du Québec» et de répondre à la question suivante: «Doit-on privilégier une approche sociopolitique "utopiste" au risque de se cantonner à la marginalité permanente, ou au contraire doit-on choisir la voie d'un "réalisme politique", en se condamnant à diluer toute aspiration à un véritable changement social?» Est-il possible, au fond, de surmonter cette contradiction?

La gauche social-démocrate, dont je me réclame et dont le projet, selon Mouterde, est de réformer en profondeur l'ordre capitaliste par le biais d'un État clairement interventionniste, se situe bien sûr plus du côté du réalisme que de celui de l'utopie, mais elle a pour elle l'argument des faits. Dans l'histoire, en effet, les sociétés qui ont tenu vers ce modèle (pays scandinaves, plusieurs pays européens, le Canada et le Québec) ont obtenu des résultats enviés, quoique imparfaits, en matière de développement collectif, de justice sociale et de liberté individuelle. On ne peut en dire autant des modèles concurrents, qu'ils soient de gauche (le communisme, par exemple) ou de droite (le capitalisme débridé).

Mouterde, cela étant, n'a pas tort de constater que, dans les années récentes, cette social-démocratie a souvent dérivé vers le social-libéralisme, «c'est-à-dire dans des politiques paresseuses qui, tout en pliant l'échine devant le fait néolibéral, n'ont cherché qu'à lui adjoindre une vague voilette sociale, sans âme ni véritable effet». Au Québec, comme le montre une fois de plus le sociologue Jacques B. Gélinas, l'évolution du Parti québécois en fait foi. Avec Boisclair, qui déclarait, en 2006, vouloir «soulager le capital» et Marois, depuis, qui martèle la nécessité de «moderniser la social-démocratie» dans un sens plutôt inquiétant, ce parti, dans une perspective de gauche, déçoit.

On comprendrait, dans ces conditions, que des militants qui se veulent progressistes en appellent à un retour aux sources, à cette social-démocratie véritable qui a déjà donné des fruits bien concrets. La reconnaissance de son dévoiement devrait, en effet, entraîner une volonté de renouer avec le meilleur de ce qu'il y avait en elle et qui nous a valu, notamment, la mise sur pied de services sociaux essentiels, publics et universels.

Pour ou contre le réformisme?

Co-porte-parole de Québec solidaire (QS), Françoise David, dans le texte qu'elle signe en ces pages, emprunte cette direction. Elle constate que, malgré «une authentique montée des idées de droite», «la population qué-

bécquoise demeure attachée à la social-démocratie». Selon elle, plusieurs progressistes continuent de voter pour le PQ en raison du «mode de scrutin qui encourage le vote stratégique», et il appartient à QS, en poursuivant le dialogue, de leur faire comprendre que la véritable social-démocratie ne loge plus à l'enseigne du parti de René Lévesque. On peut, bien sûr, contester cette analyse, plaider qu'il se trouve encore, au PQ, une solide base social-démocrate qu'il conviendrait de renforcer à l'interne pour éviter la division du vote progressiste, mais il faut reconnaître à Françoise David la cohérence et le réalisme volontaire de sa démarche.

Or cette voie est loin d'être partagée par tous ses camarades. Sociologue et militant de tendance anarchiste, Marco Silvestro rejette totalement la voie réformiste. Le portrait qu'il trace du Québec actuel est tout noir. «Abrutis par le travail, stressés par le rythme de la vie et les exigences de la consommation, nos colères et nos révoltes, écrit-il, sont anesthésiées par une industrie biotechnopharmaceutique qui couche avec les gouvernements pendant que les militaires filment les ébats.» Ce système, selon lui, est irréformable parce qu'il récupère tout, même la dissidence organisée. Silvestro suggère donc la désertion et «la création de sociétés parallèles, de tribus, de communes et de républiques libres, déconnectées des logiques du Marché et de l'État».

Cette posture utopique fait l'impasse, me semble-t-il, sur les gains sociaux acquis de haute lutte par les militants d'hier, qui n'avaient pas la tâche plus facile que ceux d'aujourd'hui et qui nous laissent un Québec mieux équipé pour la réforme que celui-là même qu'ils ont réformé. Il ne s'agit surtout pas de dire que tout va bien, mais affirmer que le marasme est à ce point total que sa réforme est devenue impossible n'apparaît non seulement abusif, mais négateur de l'histoire militante du dernier siècle.

Diane Lamoureux et Lorraine Guay, en opposant l'engagement communautaire à la voie électorale, font preuve d'un semblable scepticisme à l'égard d'une possible réforme politique. Ici encore, il ne s'agit pas de nier la pertinence des mouvements sociaux dans une perspective progressiste. Quand elles écrivent, toutefois, qu'il «faut arrêter de considérer le pouvoir de la même manière que nos adversaires, comme une chose qu'il est possible de saisir et d'utiliser à des fins de domination ou de transformation et plutôt l'envisager comme ce qui doit circuler entre les individus et les groupes, irriguer l'action citoyenne, mais ne jamais se déposer ou être capté sous peine de conduire à de nouvelles dominations», Lamoureux et Guay s'enferment dans une logique de pureté militante qui condamne la gauche à regarder démocratiquement passer la parade. Les partisans de la décroissance, par exemple, nombreux dans cet ouvrage, savent qu'ils ont besoin du pouvoir politique pour agir efficacement.

La social-démocratie, avant d'être dévoyée, a incarné une gauche réaliste et effective. C'est à renouer avec elle, plutôt qu'à la discréditer au nom de chimères, que les partisans d'un avenir plus juste doivent travailler.

louisco@sympatico.ca

L'AVENIR EST À GAUCHE

DOUZE CONTRIBUTIONS POUR UN
RENOUVELLEMENT DE LA GAUCHE AU QUÉBEC
Sous la direction de Pierre Mouterde
Ecosociété
Montréal, 2008, 176 pages

POLITIQUE

Bush, roi des pauvres

MICHEL LAPIERRE

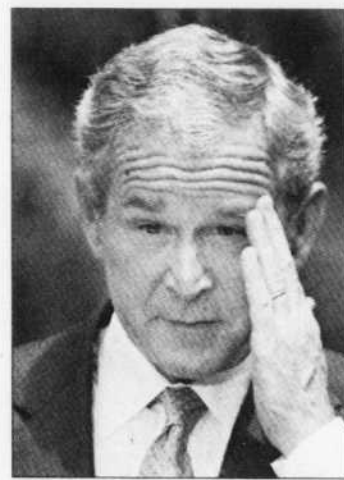
Les conservateurs américains ont réussi à convaincre les pauvres que les puissants ne sont plus les riches mais les libéraux les plus typiques, ceux qui échappent à l'univers chiffrable: les intellectuels. Quelle façon astucieuse de pousser les travailleurs à soutenir les républicains, chantres des vertus populaires, pourfendeurs de l'arrogance des snobs et, bien sûr, champions des baisses d'impôt pour les riches! Le monde à l'envers, quoi!

Telle est la thèse que Thomas Frank défend avec virtuosité dans *Pourquoi les pauvres votent à droite*, essai dont le sous-titre est déjà le début d'une explication: *Comment les conservateurs ont gagné le cœur des États-Unis (et celui des autres pays riches)*. L'auteur, né à Kansas City en 1965, analyse le renversement progressif de la tendance politique au cours des dernières décennies.

Le résultat actuel, Frank le résume ainsi: «D'une certaine manière, la vision réactionnaire du monde n'est rien d'autre que la vision du monde exprimée par la gauche d'autrefois mais amputée de la question économique.» Il rappelle que l'économiste Thorstein Veblen (1857-1929) et l'écrivain Upton Sinclair (1878-1968) ont attaqué le conformisme des universités et de l'élite culturelle américaines en l'associant aux méfaits du capitalisme.

Aujourd'hui, comme l'explique si bien Frank, des essayistes issus de la mouvance néoconservatrice, tels Roger Kimball et Dinesh D'Souza, font en apparence la même chose. En réalité, ils gardent les anciennes cibles en changeant subrepticement les motifs du combat.

Ces polémistes de droite ne s'en prennent plus à l'ordre intellectuel établi parce qu'il reproduit les principes rétrogrades et affairistes de la société industrielle, mais parce qu'il cultive le snobisme, l'euro-péanisme et l'effémination des libéraux! Aux mandarins précieux de la côte est et de la côte ouest, ils



George W. Bush

opposent le bon sens, l'esprit religieux, les valeurs familiales, l'auteur au travail, le patriotisme et les goûts simples des classes populaires de l'Amérique profonde.

Et ils ont beau jeu! Des démocrates, comme Bill Clinton et Al Gore, n'ont-ils pas incité leur parti à dédaigner l'électorat ouvrier au profit des gens à l'aise liés à la Nouvelle Économie, ceux qu'on appelait les yuppies, souvent libéraux sur la question des mœurs mais conservateurs dans le domaine de l'argent?

Frank montre que les démocrates ont courtsé, dans ces milieux en pleine ascension sociale, «les entreprises susceptibles de financer des campagnes électorales à des niveaux bien supérieurs à ce que pouvait offrir le mouvement syndical». Il signale qu'aux États-Unis les travailleurs syndiqués ne forment plus que 9 % du secteur privé au lieu de 38 % dans les années 50.

Pour obtenir le soutien financier de l'électorat libéral riche, que les conservateurs associent, avec adresse, aux intellectuels cosmopolites qui méprisent le peuple, les démocrates, souligne Frank, restent fermes, «par exemple, sur la position pro-avortement», mais nuisent aux ouvriers «en

faisant d'incessantes concessions sur les questions économiques — ALENA, sécurité sociale, législation du travail, privatisation, dérégulation».

On voit rarement un critique de la société américaine exposer les choses avec autant de simplicité, de clarté, d'acuité. Frank connaît ce dont il traite. Dans sa région natale traditionnellement démocrate, les Grandes Plaines, Bush a, en 2000, conquis même les comtés les plus pauvres.

Ruse des conservateurs pour faire oublier les malheurs de la vie matérielle, l'exaltation des valeurs religieuses semble aux classes populaires le contre-pied le plus naturel de ce que la droite leur présente comme des lubies d'intellectuels antiouvriers: la légalisation de l'avortement, de l'euthanasie, de la drogue et, par-dessus tout, du mariage homosexuel.

Cet usage de la religion à des fins capitalistes surprend, même dans l'histoire des États-Unis. Frank note: «Le fondamentalisme protestant, souverain-nous-en, n'est pas obligatoirement favorable au monde des affaires.» Il ne faut pas blâmer tant la religion, intégriste ou éclairée, que la civilisation américaine.

L'essayiste ne cite pas le jugement que Reinhold Niebuhr, illustre théologien protestant des États-Unis, émettait en 1958: les Américains sont «en même temps la plus religieuse et la plus sécularisée des nations d'Occident». Mais on doit tenir compte de cette religiosité superficielle pour comprendre pourquoi, malgré le masque chrétien, la fourberie politique des conservateurs passe si souvent inaperçue dans la première puissance du monde.

Collaborateur du Devoir

POURQUOI LES PAUVRES VOTENT À DROITE

Thomas Frank
Agone
Marseille, 2008, 368 pages

Les Éditions du **Noroît**
Nouveautés

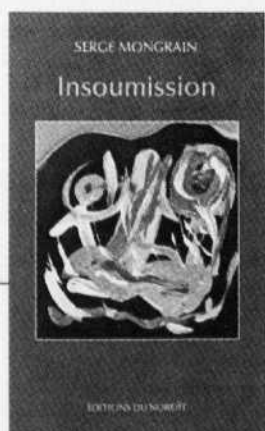


www.lenoroit.com



Un ciel laiteux
Célyne Fortin

Insoumission
Serge Mongrain



HURTUBISE HMH

Identités multiples,
littérature métissée.

Écrire le réel
Naïm Kattan
18,95\$

www.hurtubisehnh.com



Les grands axes de
l'expérience spirituelle
Sources et voies de la spiritualité

avec Pierre Charland, ofm

Mercredi 28 mai 19 h 30



Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585

ex
revue de poésie
it 51

C'EST UNE INVITATION!

Dans le cadre
du 9^e Marché
de la poésie
de Montréal,
Exit vous invite
au lancement
de son
numéro 51

Venez nous retrouver
le jeudi 29 mai
de 17 h à 19 h
sous le chapiteau du Marché
Place Gérald-Godin
(Métro Mont-Royal)

Dans ce numéro, vous découvrirez
des textes de :

Annick Chauvette
Dominique Robert
Alain Fiset
Robert Fortin

Dans notre section «Dialogue»
vous pourrez lire un important dossier:
RÉSONANCES HAÏTIENNES
regroupant des textes de :

Gary Klang
Franz Benjamin
Emmelie Prophète
James Noël
Makenzy Orce
Jobnel Pierre
Joël Des Rosiers
Rodney Saint-Éloy

En vente dans les bonnes librairies
et à La Maison de la Presse Internationale

Distribué par LMPI